



ons stad

Nr 58

1998

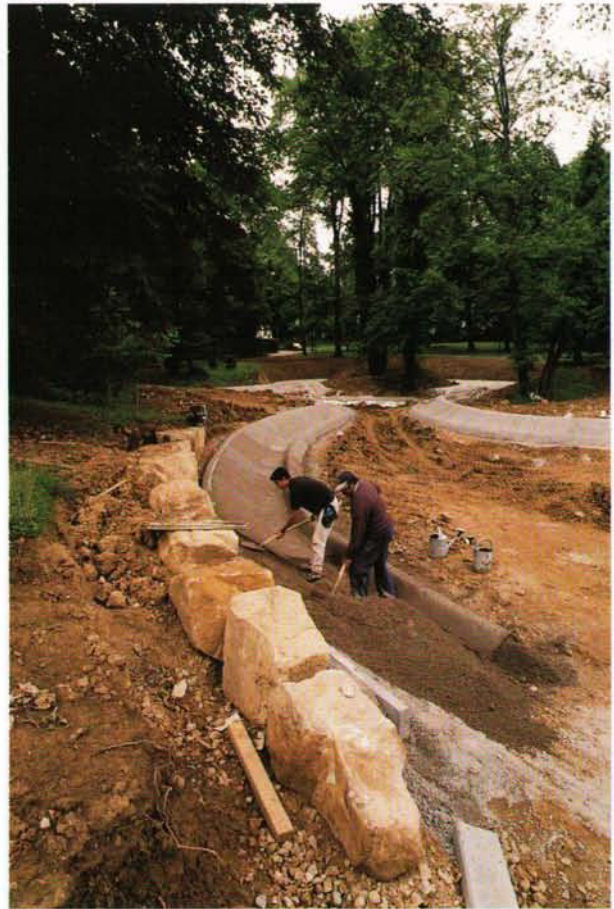
Vom Festungsgürtel zur Parklandschaft

Spielende Kinder, strickende Großmütter, gestreßte Bankbeamte, die in der Mittagspause einen kleinen Ausflug ins Grüne machen, Rad- und Rollschuhfahrer, Touristen auf dem Weg in die Fußgängerzone oder ins Petrußtal: Wenn wir heute aus der Hektik des modernen Stadtlebens jederzeit in schattige Alleen fliehen können, wenn wir, quasi mitten im Stadtzentrum, unter Kastanienbäumen, Eichen, Ulmen und Platanen spazieren dürfen, dann denken wir wohl kaum daran, daß hier vor über einem Jahrhundert noch düstere Festungswälle und Gräben die Kulissen für blutige Machtkämpfe geliefert haben.

Denn als die Festung Luxemburg nach dem Londoner Vertrag von 1867 endlich geschleift wurde, da beschloß die weitsichtige Regierung des jungen, unabhängigen Staates, einen ehemaligen Kriegsschauplatz in eine freundliche Bürgerstadt mit einer blühenden Parklandschaft zu verwandeln. Nach den Plänen des Pariser Gartenarchitekten Edouard André entstand in den siebziger Jahren des vergangenen Jahrhunderts an der ehemaligen Westfront der Festung der neue Stadtpark mit seinen strahlenförmig angelegten Avenuen, der sich wie ein grünes Band vom Glacisfeld bis zum Tal der Petruß hinunterschlingt.

Die historischen Anlagen sind indes seit langem renovierungsbedürftig, und so hat die Stadtverwaltung beschlossen, ihre grüne Lunge ganz im Sinne der alten Pläne einer Restaurierung zu unterziehen. Bereits im Februar wurde die erste Phase der Arbeiten im Edmond-Klein-Park, zwischen der Avenue Marie-Thérèse und der Avenue Monterey, in Angriff genommen. In diesem Teilstück ist inzwischen auf einer Fläche von 25 Ar ein künstlicher Teich entstanden, und zwar exakt an der Stelle, wo Edouard André vor 120 Jahren auch ein Wasserbecken eingeplant hatte, das jedoch nie fertiggestellt wurde. In die Mitte des schön geschwungenen Beckens – in dem schon bald Wasserpflanzen und Zierfische zu bewundern sein werden – wird eine große Fontäne installiert, und über eine Holzbrücke wird der Parkbesucher eine begrünte Insel betreten können.

Nahe der Wasserfläche ist zudem eine Cafeteria in Form eines Pavillons eingeplant, und für die Kinder soll ein sogenannter Streichelzoo mit einheimischen Haustieren bestückt werden, ein Projekt, das Edouard André übrigens auch bereits 1871 vorgesehen hatte. Die Stadtverwaltung hatte zuerst eigentlich daran gedacht, dem ehemaligen *Octroishaischen*, das 1986 im oberen Stadtpark der neuen Straßenführung am Rond-Point Schuman hatte weichen



müssen, hier eine neue Funktion als Imbißstube zu geben. Doch diese Idee scheiterte an den Dimensionen der geplanten Cafeteria, so daß jetzt ein Neubau im Stil eines Wintergartens vorgesehen ist, dessen architektonische Konzeption später mit der Ausfahrt des neuen unterirdischen Parking Monterey zur Parkseite hin harmonisieren soll. Die Bauarbeiten für das Parkhaus, das nach seiner Fertigstellung insgesamt 448 Autos auf fünf Ebenen aufnehmen kann – und das ausschließlich unter der Avenue Monterey, also *nicht* unter dem Park gebaut wird – werden frühestens in drei Jahren abgeschlossen sein. Die Verschönerung des Edmond-Klein-Parkes sieht indes schon bald ihrem Ende entgegen: Noch vor den Sommerferien im Baugewerbe soll, wenn alles klappt, bereits Wasser in den neuen Teich eingelassen werden.

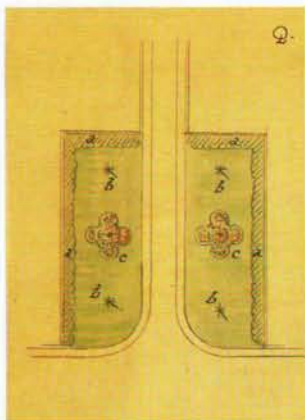
r.cl.



2

Le parc et les promenades de la ville de Luxembourg

„Quelles pouvaient être les raisons qui déterminaient le gouvernement à projeter la création d'un parc d'une vingtaine de hectares? Certes, la ville de Luxembourg, désormais capitale d'un pays neutre, devait suivre le mode des embellissements parisiens. Mais il fallait également réduire la chute rapide des prix pour les immeubles existants dans la vieille ville, en créant un large parc au lieu d'y établir seulement des nouveaux lotissements à bâtir.“ Une documentation historique de Marc Schoellen.



5

Edouard André, architecte-paysagiste, 1840-1911

„Alors qu'il signait tous ses plans du titre d'«architecte-paysagiste» - terme nouveau à l'époque pour désigner les professionnels de l'art des jardins - Edouard André avait bénéficié d'abord d'une formation horticole auprès de son père à Bourges, puis à la pépinière Leroy à Angers. A partir de 1859 il suivait des cours de botanique au Muséum d'Histoire Naturelle à Paris.“ Un portrait de Marc Schoellen.



8

Ein Stadtparkbummel mit „Rosinen“

In seinem fachlich kompetenten und reich illustrierten Beitrag unternimmt Professor Leopold Reichling mit dem Leser einen Spaziergang zu den exotischen und außergewöhnlichen Bäumen der städtischen Parkanlagen.

11

L'attitude des bourgeois à l'égard de la promenade avant et après la création du parc

„Les espaces verts n'étaient pas inexistant à Luxembourg avant la création du parc. Ils étaient privés, inaccessibles d'accès et hors de vue. Il faut les chercher chez les classes privilégiées et fortunées, les ecclésiastiques et les dirigeants. Citons les jardins des refuges religieux, ceux des abbayes ou monastères, notamment le jardin des Cordeliers à l'emplacement de l'actuelle place Guillaume, le jardin de la résidence du Gouverneur (Palais de Justice) et le fameux *Tiergarten* avec ses curiosités entourant le château de Mansfeld à Clausen, qui était déjà délaissé au cours du XVII^e siècle.“ Une contribution d'Isabelle Yegles-Becker.



17

„Princesse Amélie“

Fanny Beck nous dresse un portrait d'une femme qui, grâce à ses qualités de cœur, à son sens inné des vraies valeurs eut vite fait de se gagner la sympathie de toute la population.



20

Que revienne l'été!

par Lucien Medernach

21

Les amoureux des bancs publics

par Georges Brassens

D'Bänken am Park

vum Theodor Faber

22

„Regina primae noctis“

Eng Story vum Josy Braun

24

„Versucht lieber nie, eine Touristenstadt zu werden...“

Batty Weber zum Thema Stadtpark

28

Ein neues Gesicht für den Stadtparking

Eine Satire von Jacques Drescher



30

Stater Chronik

- 100 Jahre Crèche de Luxembourg
- Der Präsident der Republik Polen auf Staatsvisite in Luxemburg
- Neue Fußgängerzone am Krautmarkt fertiggestellt
- Europäische Auszeichnung für das Geschichtsmuseum der Stadt Luxemburg
- La peinture hollandaise du siècle d'or

32

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Eine Serie von Henri Beck

33

Trésors du Musée J.-P. Pescatore

par Georgette Bisdorff

Ons Stad Nr 58 • juillet 1998

Périodique édité par l'administration communale de la Ville de Luxembourg paraissant 3 fois par an

Conception générale: Henri Beck
Coordination: René Clesse
Photos: Guy Hoffmann, Immedia, Marcel Schroeder
© Photothèque de la Ville de Luxembourg (B. Fischer, D. Kuhn, Th. Mey, Ed. Kutter, F. Buny, R. Faber, J.-P. Fiedler, R. Schaefer)
Dessin: Pit Weyer
Layout: Dieter Wagner
Photocomposition: Joseph Beffort S.A., Helfent-Bertrange
Imprimé sur les presses de l'Imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg

Tirage: 42.000 exemplaires
distribution gratuite à tous les ménages de la Ville de Luxembourg
La revue ne peut être vendue.

I-VIII

pages intercalées:

Ons Stad Info

- Aktioun Bambësch
- Les cours pour adultes dans la capitale
- Personnes âgées: Les institutions sur le territoire de la ville de Luxembourg
- Bibliothèque municipale: nouvelles acquisitions

Le parc et les promenades de la ville de Luxembourg

Lorsqu'Edouard André visita le site du futur parc de la ville de Luxembourg, en 1871, il trouva les terrains des remparts et des glacis du front de plaine de l'ancienne forteresse en plein bouleversement. Les travaux de démantèlement, prévus par le traité de Londres (1867), avaient déjà bien progressé, et les différents forts (Fort Charles, Fort Berlaumont, Fort Royal, Fort Marie, Fort Vauban, Fort Lambert, Fort Peter) formaient des amas de pierre, avec de-ci de-là quelques arbres, plantés au début du 19^e siècle dans le creux de la deuxième ligne défensive.

Les nouvelles percées de la ville vers l'ouest avaient déjà pris place selon le principe classique dit radio-concentrique. Autrement dit, la petite ville de Luxembourg, comptant à peine 15.000 habitants, s'ouvrait en éventail sur la campagne environnante.

La couronne verte

Plusieurs forts avaient déjà fait l'objet d'une vente à des particuliers, de sorte que la surface prévue pour les embellissements était plutôt déchiquetée. La Fondation Pescatore était en construction à l'emplacement du Fort Berlai-

mont, et le tracé d'un parc particulier autour de cette imposante bâtisse avait déjà pris place, „sous l'inspiration de M. de Scherff" – comme Edouard André le nota dans son traité sur l'art des jardins (1879). M. Tony Dutreux-Pescatore avait pris la décision de consulter l'avis d'Edouard André au sujet de cet aménagement projeté, d'autant plus qu'Edouard André avait réalisé le réaménagement du domaine de la famille Dutreux à La Celle-Saint-Cloud (Seine-et-Oise). D'autre part Edouard André réalisa le parc paysager du château de la Kockelscheuer, autre propriété des Dutreux (date précise inconnue) et il reproduisit même le plan d'une „glacière américaine à la Kockelscheuer", signé par M. Dutreux, dans le traité de 1879.

Quelles pouvaient être les raisons qui déterminaient le gouvernement à projeter la création d'un parc d'une vingtaine de hectares? Certes, la ville de Luxembourg, désormais capitale d'un pays neutre, devait suivre la mode des embellissements parisiens. Mais il fallait également réduire la chute rapide des prix pour les immeubles existants dans la vieille ville, en créant un large parc au lieu d'y établir seulement des nouveaux lotissements à bâtir.

Dans l'avant-projet, adressé par Edouard André au gouvernement luxembourgeois le 2 juin 1871, il esquaissa les grands traits d'ensemble de la réalisation progressive d'une ceinture verte – qu'il appela alors la „couronne verte" – sur les glacis du front de plaine. Chaque partie de cet ensemble, contenue entre les percées des nouvelles avenues, était conçue comme une entité autonome, à circuit intérieur fermé, reliée à l'ensemble du parc par des allées périphériques qui traversaient les avenues. La ville elle-même était presque entièrement exclue du champ de vision du promeneur grâce à un épais écran de verdure, qui ne ménageait que de rares échappées de vue sur tel ou tel bâtiment. Le plan annexé au texte de l'avant-projet daté du mois de mai 1871, diffère légèrement du plan du projet définitif. Le tracé des allées apparaît sous une forme plus arrondie, à la manière des hastes et des hampes d'une fine calligraphie. Les bosquets forment des masses plus compactes, et les pelouses glissent en longues coulées de verdure à travers ces écrans de verdure. Le plan définitif présente des allées aux courbes moins généreuses. Les bosquets y sont disposés en îlots plus erratiques et déchiquetés. Seule la

La démolition du Bastion Berlaumont en 1887, sur la Côte d'Eich. A gauche en haut les restes du réservoir d'eau Berlaumont, à droite à l'arrière-plan la Fondation Pescatore en construction, au coin la Villa Collart, devenue plus tard Gillard, érigée en 1883-84 et démolie en 1961.

(Photothèque de la Ville de Luxembourg)





„Kinnekswiss“ s'étend de manière ouverte sur presque toute la largeur de cette partie du parc. L'œil averti décèle néanmoins sur les deux plans le souci de l'architecte-paysagiste de conserver dans le tracé des allées les contours arrondis des différents bastions. Les fossés comblés en partie continuent ainsi à former actuellement ces doux „vallonements“ si chers à toutes les créations d'Edouard André.

Somme toute, le répertoire du parc de Luxembourg reste assez conventionnel pour l'époque. L'exèdre surélevée du monument de la princesse Amélie des Pays-Bas, entièrement ouverte sur la ville, se dresse à la manière d'une décoration de gâteau de noces dans le fond d'une perspective ombragée. Edouard André cite comme modèle d'inspiration pour ce monument, érigé en partie seulement par souscription publique en 1878, les jardins du Louvre, des Tuileries, du Luxembourg et de Versailles.

Quant à l'agencement d'ensemble, Edouard André rapproche sa conception urbanistique du parc de Luxembourg davantage des modèles anglo-saxons que des modèles français contemporains. Pour les entrées du parc et les avenues qui entrecoupent l'ensemble des parcs, il se réfère explicitement aux modèles de *Sefton Park* de Liverpool et au *Central Park* de New York, créé en 1858 par son ami et collègue F.L. Olmsted. La grande échelle d'ensemble, étayée par des plantations d'une variété limitée d'arbres et d'arbustes – à Luxembourg, il s'agit avant tout d'érables, de marronniers, de tilleuls, d'épicéas et de pins – permet de garder l'unité du parc, entre-

coupé en autant de secteurs par les différentes avenues.

Le jardin zoologique et botanique (parc Edmond Joseph Klein)

L'actuel parc „Edmond Joseph Klein“, ainsi nommé en l'honneur du professeur de sciences naturelles, plus connu sous le sobriquet „Papa Klein“ (1866-1942), forme un de ces secteurs les plus remarquables de la couronne verte, par l'originalité de sa conception initiale. L'avant-projet d'Edouard André y prévoit la création d'un „jardin-zoologique et botanique“, entièrement formé par la collection de plantes et d'animaux du Grand-Duché, pour amuser et éduquer le public:

„Il serait digne de la capitale de ce pays, explique-t-il au gouvernement, de posséder, soit pour l'instruction des enfants de ses collègues et celle du public, soit pour la récréation des promeneurs, un résumé fidèle des productions de la Faune et la Flore indigènes. Il serait oiseux d'insister sur l'intérêt que présenterait une fondation de ce genre.

Le réduit Lambert serait conservé pour bâtiment d'administration et logements, et une série de volières, cabanes, petits parcs réservés contiendraient les animaux sauvages que les amis des sciences naturelles ne manqueraient pas d'envoyer de tous les points du territoire du Grand-Duché (!). Les botanistes du pays, déjà organisés en Comité, auraient rapidement

récolté les plantes indigènes, dont la collection est nombreuse et dont plusieurs sont rares ou curieuses pour la science phytologique.”

L'école botanique et ses plates bandes d'étude furent effectivement fondées, et la société de botanique s'en occupait jusqu'en 1888, mais l'intérêt du public luxembourgeois pour cette petite merveille, réunissant toutes les „mauvaises herbes“ du pays, était loin d'être passionné: „Poppekiirfecht“, cimetière des poupées, tel fut le nom méchant que le public inventa pour désigner ces petits carrés soigneusement étiquetés selon le système de Linné!

Autour des petits monticules et des rocailles de la cascade et du petit étang, Edouard André prévoyait la plantation de „massifs d'arbres et d'arbustes exclusivement indigènes, des collections pittoresquement groupées de plantes aquatiques, saxatiles etc.“ Il espérait que ces arrangements „montreraient, à côté de l'intérêt scientifique quel parti on pourrait tirer des richesses végétales de ce pays pour la décoration des jardins“.

Il ne reste pas moins vrai que même au bout de plus d'un siècle Edouard André aurait autant de difficultés à convaincre le gouvernement, les municipalités et le public que ces plantes robustes et simples présentent un grand intérêt pour l'embellissement des abords de nos villages. Que dire enfin des extravagances de l'art de nos paysagistes qui se plaisent à agrémenter les ronds-points de circulation, les petits „îlots de verdure“ mulchés et les places publiques de leurs choucroutes végétales abominables!

Edouard André s'appuyait alors sur une élite de naturalistes luxembourgeois, parmi lesquels on trouve Henri-Guillaume Krombach („Flora du Grand-Duché de Luxembourg”), Gaspard-Théodore-Ignace de la Fontaine („Faune du pays de Luxembourg”), Jean-Pierre-Joseph Koltz („Dendrologie luxembourgeoise”) et Auguste Dutreux, son client de Celle-Saint-Cloud et père de Tony Dutreux („Index des Lépidoptères recueillis dans le Grand-Duché de Luxembourg”).

Les promenades pittoresques de la ville de Luxembourg

Dès la présentation de l'avant-projet de 1871 Edouard André fit valoir auprès du gouvernement luxembourgeois l'idée de doter la cité „d'une promenade continue et pittoresque” qui ferait le tour de la ville en passant par la vallée de la Pétrusse et de l'Alzette. Cette appréciation de la valeur pittoresque de la ville de Luxembourg n'est certes pas nouvelle – Goethe et Turner en sont les témoins –, mais l'idée d'un circuit continu qui rejoindrait les deux bouts extrêmes de la „couronne verte” était d'une grande originalité. A cette fin Edouard André imagina de percer un tunnel à partir du parc Edmond Klein, en-dessous de l'actuelle avenue Marie-Thérèse, qui émergerait sur les flancs de la vallée de la Pétrusse: ce terrain bien exposé au soleil aurait pu servir pour des plantations fruitières. C'était un projet fort didactique, puisque Edouard André pensa même y créer une „école d'arboriculture fruitière, où des professeurs ou conférenciers de bonne volonté viendraient, comme on le voit en France et en Belgique, répandre les saines et fécondes leçons de la théorie et de la pratique arboricoles”!

La réalisation de l'avant-projet se faisait en plusieurs étapes. Les travaux de plantation furent commencés en 1871 sous la direction de J.-P.-J. Koltz (1827-1907) et achevés pour la „couronne verte” en 1878. Entretemps, en 1875, l'Etat luxembourgeois avait cédé les parcs à la ville de



Fort Thungen

Luxembourg, sous condition de ne jamais „aliéner ou de soustraire à sa destination le parc ou parties du parc”. L'inauguration de l'Ecole des Plantes avait déjà lieu au cours de cette même année.

La deuxième phase de réalisation du programme ambitieux de créer une „longue route verte” autour de la ville fut entamée dès 1882 et ne fut achevée que vers 1910 sous la direction du fils d'Edouard André, René-Edouard, qui était d'ailleurs devenu un membre de la Société des Naturalistes Luxembourgeois.

La promenade à travers la vallée fut même doublée par une promenade sur les hauteurs (Forts Olizy, Thungen, Dumoulin, Rumigny, Rubamprez, Rham). En février 1888 Edouard André traça les plans avec les listes de plantations pour les forts Thungen et Olizy. Ce fut grâce à ces plans-là que le fort des Trois-Glands put être conservé comme une espèce de construction pittoresque, mise en scène par un long tapis de gazon qui donnait par sa pente d'inclinaison et le rétrécissement progressif de sa largeur l'impression d'une perspective accélérée. Les deux tours

latérales des Trois-Glands étaient approchées par des allées rectilignes qui formaient un encadrement pittoresque: ces deux vues partielles du bâtiment sont actuellement obstruées par la plantation de marronniers, datant des années 50 ou 60. L'abattage de ces arbres s'imposerait de toute évidence et ne devrait guère causer de regrets...

La vision large des projets d'Edouard André n'aurait sans doute pas pu se réaliser sans le concours du ministre d'Etat (à partir de 1888), Paul Eyschen, qui soutenait également sa candidature pour le réaménagement du parc de la station thermale de Mondorf en 1886.

Il n'est pas sans intérêt de citer, en conclusion, l'hommage de Michel Engels à cette oeuvre immense qui ne trouve d'égal à notre époque que dans les projets de réaménagement du Kirchberg.

„Bequeme Promenaden richten sich nach allen Seiten hin; bald steigen dieselben kühn über den Rand der alten Bastionen, bald senken sie sich im Zickzack rasch thalwärts; rund um die Stadt schlängelt sich ein Spaziergang, dessen Herstellung früher, zur Festungszeit, rein unmöglich gewesen wäre. Die Anlage dieser reizvollen Promenaden, die Bloßlegung dieser vormemal unzugänglichen malerischen Partien der Felsensstadt verdanken die Luxemburger dem Herrn Justizminister Dr. Paul Eyschen, der mit großem Kunstsinn begabt und begeistert für alles Schöne, energisch und konsequent seine Pläne zur Verschönerung und malerischen Enthüllung seiner Vaterstadt verfolgt. Manch Altehrwürdiges, historisch Wertvolles ist durch ihn vor der brutalen Zerstörungsmanie der Unternehmer bewahrt und gerettet worden, manch Neues, das sich harmonisch dem Ganzen anfügt und den landschaftlichen Reiz erhöht, ist das Werk seiner nie ruhenden Tätigkeit. So hat er durch gewissenhafte Erhaltung des Bestehenden und zweckmäßige Neuerungen Einheimische und Freunde gezwungen, bewußt oder unbewußt die unvergleichliche Lage der Stadt und Umgebung anzuerkennen und zu würdigen.”

(Engels, Michel: *Bilder aus der ehemaligen Bundesfestung Luxemburg*, Luxembourg, 1887, p. 8).

Marc Schoellen

Vallée de la Pétrusse



Edouard André, architecte-paysagiste, 1840-1911



Les débuts d'une carrière internationale

En 1871 Edouard André fut sollicité par le gouvernement luxembourgeois pour aménager des promenades publiques sur le site des remparts de la forteresse de Luxembourg, démantelée suite au traité de Londres de 1867.

Ce ne fut pas un choix à l'aveuglette, puisque Edouard André, âgé alors de trente-et-un ans jouissait déjà d'une solide réputation internationale dans l'art de composer des parcs publics et des jardins. Alors qu'il signait tous ses plans du titre d'„architecte-paysagiste” – terme nouveau à l'époque pour désigner les professionnels de l'art des jardins – Edouard André avait bénéficié d'abord d'une formation horticole auprès de son père à Bourges, puis à la pépinière Leroy à Angers. A partir de 1859 il suivait des cours de botanique au Muséum d'Histoire Naturelle à Paris.

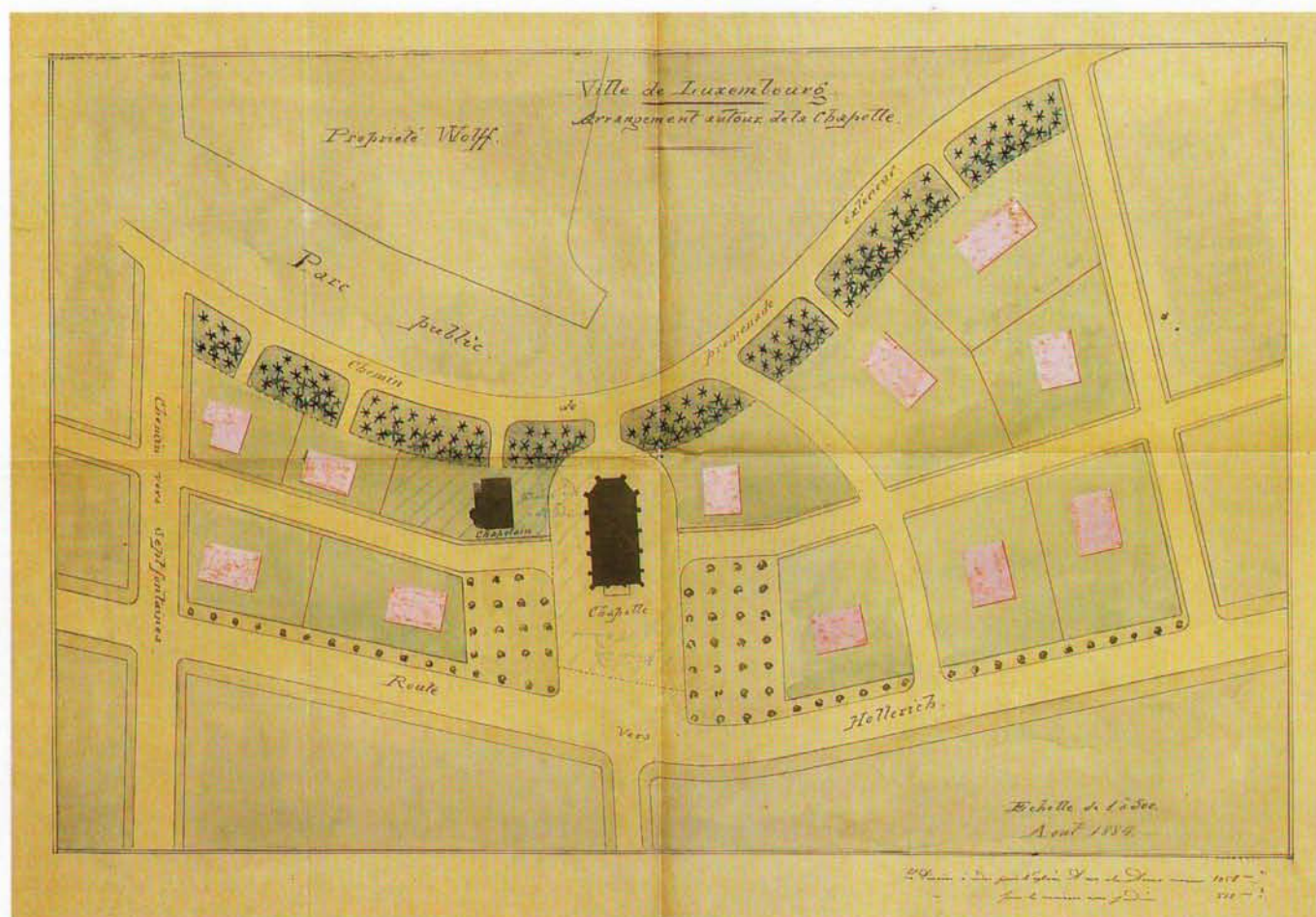
Ce Paris du Second Empire a dû laisser de fortes impressions sur ce jeune provincial qui pouvait partout voir les vastes chantiers de la capitale. Les nouvelles percées, allées et boulevards (les fameux Champs-Élysées!), les conduites d'eau et les égouts, les places publiques et les parcs publics nouveaux (Bois de Boulogne, Bois de Vincennes, Parc Monceau, Parc de Montsouris, Buttes-Chaumont . . .)

offraient le spectacle d'une des villes les plus modernes en Europe, grâce aux efforts du célèbre baron Haussmann. Edouard André se fit remarquer par Barillet-Deschamps, jardinier en chef du Bois de Boulogne, et devenait son collaborateur étroit à l'établissement horticole de „La Muette” (1860-1868). En même temps il assistait le grand architecte-paysagiste Alphand à réaliser le réaménagement du Parc Monceau, du Bois de Vincennes, et à transformer les carrières à plâtre des Buttes-Chaumont en un parc élégant et pittoresque.

A l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris en 1867 les Buttes-Chaumont furent officiellement inaugurées. Ce fut un succès éclatant auprès du public. Les nombreux visiteurs – parmi lesquels il y en avait sans doute aussi quelques Luxembourgeois – pouvaient se rendre compte que les récents embellissements de Paris portaient les marques d'un style „nouveau”.

Le style des parcs et des promenades de Paris

„Il s'est créé, explique-t-il dans son „Traité Général de la composition des Parcs et Jardins” (1879), une physionomie sui generis, parfaitement tranchée et qui s'écarte des usages reçus dans la première moitié de ce siècle.” Certes, les promenades parisiennes étaient devenues syno-



nymes d'un style, ou plutôt d'une mode, de jardinage fort éclectique. Le répertoire décoratif du style parisien n'avait cependant rien d'original, puisque tous les éléments de ces parcs étaient déjà bien connus avant la fin du 18^e siècle: plates-bandes en mosaïciculture, massifs fleuris, pelouses, coulées de verdure, bouquets d'arbres, kiosques, pergolas, ponts rustiques, cascades ainsi que les méchants petits étangs en forme d'andouille!

Edouard André appliquait inlassablement ces ingrédients dans les centaines de compositions de parcs qu'il réalisait pendant un demi-siècle, sans se soucier de ce manque d'originalité évident. Recopiés et réduits à l'échelle miniature dans les petits jardins citadins, ces modèles se retrouvent jusqu'à nos jours, non sans frôler le ridicule...

Le „Traité Général de la Composition des Parcs et Jardins" (Paris, 1879) qu'Edouard André avait rédigé à l'usage des architectes-paysagistes servait sans doute de „bible" pour la propagation de ce style jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale. Tout en retraçant l'histoire des jardins dans la partie théorique, ce manuel consacre les trois quarts de son texte à la pratique du jardinage.

Il s'agit bien d'une synthèse des leçons qu'Edouard André a tirées de sa propre expérience et de la lecture des grands traités théoriques du début du 19^e siècle. Pour le tracé des allées les „Plans raisonnés de toutes les espèces de jardins" de Gabriel Thouin (1819-20) ont servi de base: le circuit de la promenade périphérique du parc, l'agencement curviligne et elliptique des chemins, ainsi que le doux modelé du terrain sont à la base de tous les plans d'Edouard André.

Quant à la notion de „parc et de promenade publics" dont Edouard André imputait l'origine aux grands travaux de Napoléon III à Paris (il semble qu'en France il n'y ait jamais eu de petits travaux), le parti pris français était manifeste. La tradition du „Volksgarten" dans les pays germaniques remontait bien à la fin du 18^e siècle (ex. „Englischer Garten" à Munich, 1785; „Prater" à Vienne, 1766), et les grandes villes britanniques se dotaient déjà de „public parks" avant 1850 (ex. „Birkenhead Park" à Liverpool, 1843) pour des raisons de salubrité publique.

Les grands projets d'urbanisme à Liverpool et à Luxembourg

L'année 1867 marquait un tournant dans la carrière d'André, puisqu'il remporta le premier prix dans le concours pour la composition du parc public de „Sefton Park" à Liverpool. Le tracé du parc est d'une géométrie abstraite de cercles et d'ellipses qui sillonnent le vaste terrain de 108 ha. Les critiques anglais ne manquaient pas de le comparer à la monotonie d'un chemin de fer! Cependant le point fort de la composition consistait justement dans sa dimension urbanistique. Les nouveaux lotissements de la ville de Liverpool étaient proprement intégrés dans la conception d'ensemble grâce aux multiples entrées au parc.



Ainsi „Sefton Park" était en quelque sorte le prototype pour les aménagements de la ceinture verte près des quartiers nouveaux de la ville de Luxembourg à partir de 1871.

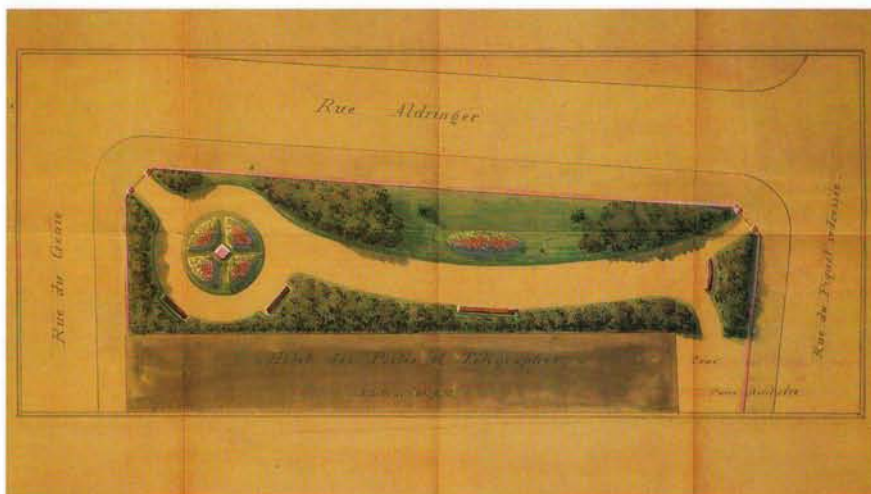
Le voyage d'un naturaliste en Amérique équinoxiale

Pendant que ses collaborateurs au cabinet de paysagiste continuaient à superviser les nombreux chantiers entamés, notamment celui du parc de Luxembourg, Edouard André partait en voyage dans les Andes, en Colombie, de 1875 à 1876. Ce voyage en Amérique équinoxiale, dont il publiait le récit détaillé quelques années plus tard, était de nature scientifique. Après une première escale à la Martinique, puis un passage par Caracas, il remontait le Rio Magdalena pour se rendre dans la Cordillère des Andes qu'il franchissait neuf fois en herborisant... Autant dire que c'était un exercice physique fort éprouvant. Depuis l'exploration de cette région par Alexander von Humboldt en 1801, ce genre d'expédition devenait un sérieux enjeu commercial pour la découverte de nouvelles plantes ornementales pour les serres. Outre l'intérêt proprement scientifique, Edouard André ne perdait jamais de vue les possibilités d'acclimatation des plantes exotiques en Europe, ni leur plus-value financière, d'autant plus qu'il payait

les frais de voyage de sa propre poche. Pour un jeune chasseur de plantes français qui croisait sur sa route des naturalistes anglais et allemands, c'était aussi une manière de montrer que même après la défaite française de 1870 la France était restée une grande Nation, capable de rivaliser avec ses voisins dans la mission civilisatrice du monde.

Les bagages soigneusement préparés contenaient le matériel indispensable pour cette chasse aux trésors: armes, vivres, matériel entomologique, papier à herbier, du savon arsenical pour la préparation des animaux „en peau": Il avait emmené deux compagnons de voyage, Jean Noetzli, jeune naturaliste-préparateur suisse, et Fritz de Scherff, touriste luxembourgeois de bonne souche, âgé de 28 ans, qui semblait plutôt subi que choisi par Edouard André: „Il était venu en Amérique pour voir du pays, non en naturaliste mais en touriste...".

Notre compatriote luxembourgeois ne semble pas avoir trop goûté les plaisirs de la forêt vierge, puisqu'il quitta le groupe pour rejoindre Quito: „Nous échangeâmes une chaude poignée de main et il (Fritz de Scherff) disparut un beau matin, piquant des deux vers le sud, pour ne reparaitre que dix-huit mois plus tard, dans mon cabinet, à Paris". Edouard André lui dédia néanmoins un fuchsia nouveau: *Fuchsia Scherffiana*! (Revue Horticole, 1988, p. 233).



En parcourant la forêt de fougères arborescentes du Parano de San Fortunato, le pont naturel sur les gorges d'Iconenzo, les marécages à prêles géantes de la Cocha et le mont Chimborazo, il amassa un herbier de 4.300 espèces, dont 3.600 nouvelles, 181 échantillons végétaux conservés dans l'alcool, 1.108 animaux préparés pour la naturalisation, 3.192 insectes (dont 992 papillons), 78 mollusques, 166 minéraux et fossiles, 166 objets ethnographiques, 350 dessins, aquarelles ou photographies et 7 volumes de journal de voyage! Cette riche moisson était seulement présentée en détail au monde savant dans la Revue Horticole au cours d'une vingtaine d'années.

Le voyage ne manquait d'ailleurs pas d'épisodes pittoresques, et l'écologiste contemporain grincerait des dents en lisant le détail du récit:

„Tout à coup, un tableau magnifique attira mon attention. Couvrant un arbre mort d'une très grande hauteur, les milliers de fleurs rouges et de feuilles poilues du *Gurania andreana* (!) formaient un dôme brillant orné de longs festons de 20 m de long qui retombaient gracieusement sur le sol. J'abattis immédiatement l'arbre pour me procurer les graines."

A propos de la faune indigène il nota:

„Sous les cédreles et les jacarandas, de grands singes hurleurs riaient et grimaçaient à l'envi... une femelle qui allaitait son petit ... les naturalistes sont sans pitié: une balle vint frapper la mère en pleine poitrine."

„Des bandes de caïmans énormes encombrant les plages. En passant près d'eux, nous les saluons de quelques balles coniques."

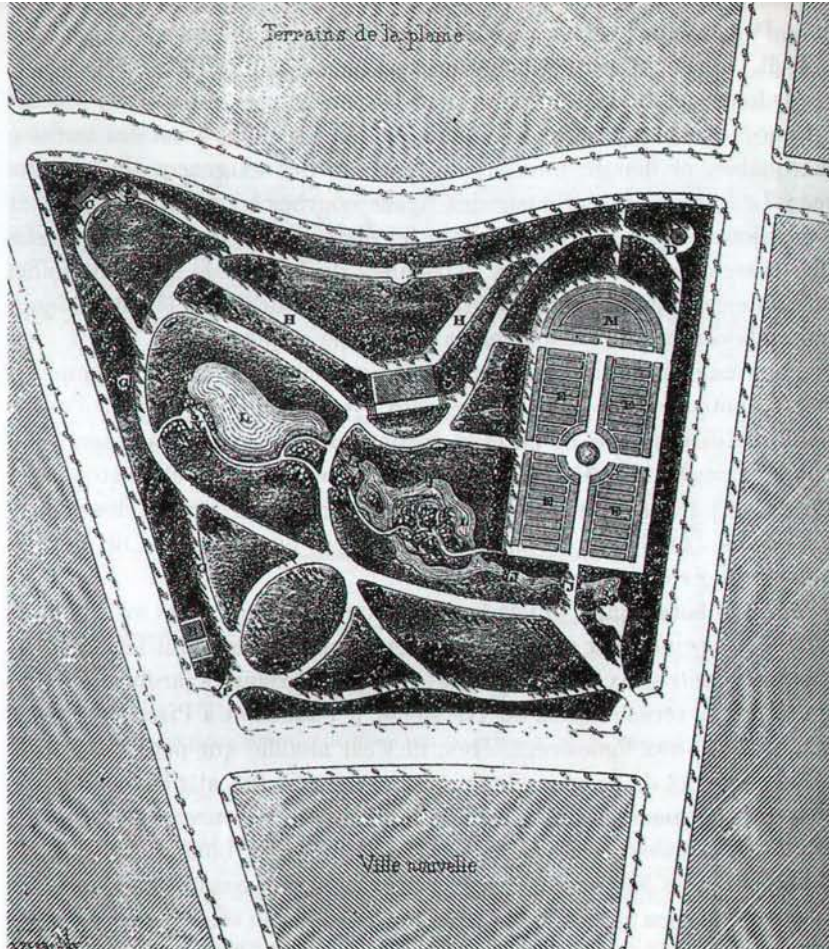
„Il était connu de mes guides, qui l'appelaient l'arbre aux toucans... sauter à bas de nos montures fut l'affaire d'un instant et la fusillade fit aussitôt retentir les échos de la forêt. Plusieurs espèces de toucans tombèrent à nos pieds en quelques secondes... cette course insensée finit par le plus beau massacre de perroquets qui se puisse rêver."

Dans ses récits Edouard André apparaît tour à tour comme horticulteur, botaniste, paysagiste – et même s'il le faut, dans ses contacts avec la population indigène, comme un ethnologue déterminé: „A la fin de la troisième minute, je sautai brusquement sur lui, lui assénai entre les deux yeux un vigoureux coup de poing."

Tel est donc le portrait du créateur du parc de la ville de Luxembourg qui, loin de son agence à Paris, paraît à bien des égards sortir tout droit d'un des romans de Jules Verne.

L'école d'Edouard André

L'incroyable capacité de travail d'Edouard André explique en partie le nombre impressionnant de parcs et de jardins qu'il a signés. Son agence était organisée de manière professionnelle et efficace, de sorte que plusieurs projets étaient préparés en même temps. Grâce à un réseau étendu de relations de travail et d'amitiés, tant en France qu'à l'étranger, Edouard André pouvait à la fois absorber les nouvelles idées dans la composition des parcs et diffuser ses propres idées.



Jardin botanique de Luxembourg. Ed André, architecte.

Il avait constamment le souci du pédagogue d'instruire le public grâce à ses articles nombreux publiés dans la „Revue Horticole". En 1890 il fut nommé professeur à la première chaire en architecture des jardins à l'Ecole d'Horticulture de Versailles (actuellement: Ecole Nationale Supérieure du Paysage), titre qu'il conservait jusqu'à sa mort en 1911. Son fils René-Edouard André lui succéda dans la même fonction.

Les nombreux disciples qu'Edouard André a formés dans son agence à Paris, ou à Versailles, ont véritablement constitué une „Ecole Edouard André". Edouard Luja (1875-1953) travaillait pendant quelque temps à l'agence de René-Edouard André à Paris; il est surtout connu pour ses expéditions naturalistes au Congo et au Mozambique. Ainsi il se situe tout à fait dans la lignée de l'école d'Edouard André.

Marc Schoellen

Edouard André pendant le voyage dans les Andes entouré de Jean Noetzli et Fritz de Scherff (assis)



Ein Stadtparkbummel mit



„Rosinen“



Vorausgesetzt, man mag Rosinen. Dann schmeckt ein Stück Kuchen mit Rosinen besser als eins ohne. Als „Rosinen“, die einen Parkspaziergang wohlschmeckender machen können, sehe ich in diesem Aufsatz das Vorhandensein einer Reihe von besonderen Bäumen, z.B. außergewöhnliche Individuen einer banalen Baumart, wie die monumentale Hainbuche (*Carpinus betulus*, Familie *Betulaceae*), die mit ihrem Strauß von 14 Stämmen auf der Königswiese thront (Abb. 1). Vielleicht ist sie ein Relikt der Baumbepflanzung am provisorischen Spaziergang vor der eigentlichen Parkanlage, von der ja auch lange noch Ulmen überlebten, die nun aber alle der Ulmenkrankheit zum Opfer gefallen sind. Gemeint sind auch bemerkenswerte Varietäten einheimischer Baumarten, so die pyramidenförmig gewachsene Stieleiche (*Quercus robur* var. *fastigiata*, Fam. *Fagaceae*), die auf der Wiese südlich der Villa Louvigny dem Andenken J.-H.-G. Krombachs gewidmet ist (wohl 1875 gepflanzt, 1932 mit dem Krombach-Gedenkstein aus Tertiärquarzit ausgestattet).

Auf der gleichen Wiese stand bis vor 10 Jahren noch eine mächtige Ulme (*Ulmus scabra*, Fam. *Ulmaceae*), die bereits in den 30er Jahren gefällt werden sollte, da sie durch den schuppigen Schwarzfußsporling (*Polyporus squamosus*) schwer geschädigt war (Abb. 2). Die damaligen Proteste von Baum- und Parkliebhabern verhinderten die Fällung, so daß sie munter weiterleben konnte, bis 1988 auch sie das Opfer der Ulmenkrankheit wurde (Abb. 3). Aber kehren wir zurück zu den Überlebenden.

- 1 Mächtige Hainbuche auf der Königswiese. – 27.10.1993.
- 2 Seit Jahrzehnten vom schuppigen Schwarzfußsporling befallene Ulme im Louvigny-Park. – 22.5.1988.
- 3 Die Ulmenkrankheit brachte sie schließlich um. – 22.5.1988.



2



3



4 Schlitzblättrige Buche im Bellevue-Park. – 4.6.1998.

5 Zweige der schlitzblättrigen Buche von Abb. 4. – 4.6.1998.



6 Ungarische Eiche nahe der St-Elisabeth-Klinik, Blätter. – 4.6.1998



Eine bemerkenswerte Varietät der gewöhnlichen Buche (*Fagus sylvatica*, Fam. *Fagaceae*) mit fiederig zerschlitzten Blättern (cv *Laciniata*) steht im Bellevue-Park vor der Pescatore-Stiftung (Abb. 4 u. 5).

Den größten Anteil an den „Rosinen“ haben jedoch exotische Bäume. Einige Arten sind allbekannt, so der Roßkastanienbaum (*Aesculus hippocastanum*, Fam. *Hippocastanaceae*), dessen französischer Name *Marronnier d'Inde* irreführend ist, da er auf der Balkanhalbinsel zu Hause ist! Er ist im Park recht häufig. Hingegen ist die Edelkastanie (*Castanea sativa*, Fam. *Fagaceae*) im Park selten: außer einem alten, vierstämmigen Baum südlich des Spielplatzes im E.-J.-Klein-Park kenne ich nur ein junges Exemplar auf einer Wiese östlich der St-Elisabeth-Klinik.

Die Baumarten, die aus entfernteren Heimatländern stammen und zum Teil recht beeindruckend sind, sei es durch die Ausmaße, die Pracht ihrer Blüten oder Blätter oder die Seltenheit ihres Vorkommens, wurden überwiegend erst in diesem Jahrhundert, meist sogar in jüngster Zeit angepflanzt, so die mit schönen und großen Blättern (bis 25 cm x 14 cm) versehene ungarische Eiche (*Quercus frainetto*, Fam. *Fagaceae*), von der einige Exemplare am Längsweg zwischen St-Elisabeth-Klinik und Maria-Theresien-Avenue zu sehen sind (Abb. 6).

Ein bestimmt von Anfang an bei der Parkanlage anwesender Exote ist der Mammutbaum (*Sequoiadendron giganteum*, Fam. *Taxodiaceae*), ein Nadelbaum aus der kalifornischen Sierra Nevada. Zwei Exemplare stehen rechts und links von der Amalia-Statue und wurden sicher mit deren Errichtung (1876) gepflanzt. Der eine (nordöstliche) ist stärker und hat mittlerweile in Brusthöhe einen Stammdurchmesser von gut 180 cm (Abb. 7). Jüngere Exemplare finden sich z. B. beim Parkeingang am oberen Ende der Adames-Straße sowie im westlichen Randstreifen nahe der Synagoge. Ein Verwandter ist der erst 1944 lebend in China entdeckte „Urwelt“-Mammutbaum (*Metasequoia glyptostroboides*, ebenfalls Fam. *Taxodiaceae*), der seit seiner Entdeckung durch Stecklinge weltweit als Parkbaum verbreitet wurde. Exemplare nordöstlich und westlich (Abb. 8 und 9) der Villa Louvigny sowie nahe der Synagoge. Kurztriebe fallen im Herbst ab.

Nadelhölzer aus der Fam. *Pinaceae* sind z.B. die Kiefern, deren mehrere Arten im Park stehen bzw. standen: ein prächtiges Paar der Weymouth-Kiefer (*Pinus strobus*) stand vor dem Amalia-Denkmal und wurde vom Sturm im Februar 1990 umgelegt. Zur gleichen Familie gehören auch die Zedern; die Atlaszeder (*Cedrus atlantica*) ist mit nur wenigen Exemplaren im Park vertreten (das imposanteste Exemplar bei der St-Elisabeth-Klinik; ein anderes teilweise auf Abb. 9 zu sehen). Die Himalaya-Zeder (*Cedrus deodara*) war vor einigen Jahrzehnten in Allee gepflanzt worden am Weg von der Neutor-Avenue zum Amalia-Denkmal hin. Nach dem denkwürdigen Jahreswechsel 1978-1979 mit einem Temperatursturz in 24 Stunden von 28 Grad (von + 10,5° C auf - 17,5° C) waren sie anscheinend tot; im Januar noch herrlich mit Schnee und Rauheif geschmückt, gingen sie im Frühling dunkelbraun aus der Frostperiode heraus und wurden gefällt (Abb. 10).

Von anderen Nadelhölzern sei noch erwähnt die Japanische Zeder (*Cryptomeria japonica*, Fam. *Taxodiaceae*), von der ein schwächliches Exemplar nordwestlich der Villa Vauban zu finden ist.

Nadelhölzer (Koniferen) sind die größte Gruppe (mehrere hundert Arten) der nacktsamigen Pflanzen (Gymnospermen), deren Samen nicht in einer Frucht eingeschlossen sind. Im Park gibt es den einzigen Überlebenden einer anderen Gruppe, den Ginkgoales, den Tempel-Baum (*Ginkgo biloba*, Fam. *Ginkgoaceae*), der wohl in Südchina beheimatet ist, jedoch wahrscheinlich bis heute überlebt hat, weil er seit Menschengedenken in China und Japan in Tempelgärten



7



9

7 Der große Mammutbaum beim Amalien-Denkmal. – 27.4.1993.

8 „Urwelt“-Mammutbaum bei der Villa Louvigny. – 4.6.1998.

9 „Urwelt“-Mammutbaum bei der Villa Louvigny. Zweige. – 4.6.1998.



10

10 Himalaya-Zeder im „Totenschmuck“ aus Rauhref und Schnee. Amalia-Park. – 16.1.1979.

11 Tempelbaum (Ginkgo) beim Gandhi-Denkmal. Zweig. – 4.6.1998.

12 Paulownie, Blüten. Bei der Sacré-Coeur-Klinik. – 21.5.1998.



11



12

kultiviert wird. Der zweihäusige (männliche und weibliche Individuen) Baum hat fächerförmige Blätter, die normalerweise durch einen medianen Einschnitt in zwei Lappen geteilt sind (Abb. 11). Als einziger Überlebender einer sehr alten Gruppe, dessen Vorfahren der heute noch lebenden Art bereits im Jura (also schon vor weit über 100 Millionen Jahren) sehr ähnlich waren, kann der Ginkgobaum nicht nur als lebendes Fossil, sondern auch als außergewöhnlich widerstandsfähige Art angesehen werden. Auch seine Heilkräfte, von denen schon seit Jahrtausenden Gebrauch gemacht wurde, werden heute wieder erforscht: Er hat eine vorteilhafte Wirkung z.B. auf die Durchblutung der feinen Blutgefäße. Im Park stehen mehrere Gruppen ziemlich junger Exemplare im Außenrandstreifen, vom Rond-Point Schuman bis in die Nähe der Synagoge (die größten bei der St-Elisabeth-Klinik).

Aus der Gruppe der Bedecktsamer (Angiospermen; Samen in einer Frucht eingeschlossen) seien noch einige Arten erwähnt, die durch auffallende Blüten ins Auge stechen. (Die Beziehung zu den Bestäubertieren, namentlich Insekten, wurde in der Tat erst durch die Angiospermen entdeckt und durch die Ausbildung farbiger, die Bestäuber anlockende Blüten verbessert!) Die Paulownie (*Paulownia tomentosa* aus China und Japan; Fam. *Scrophulariaceae*) hat große, beim Aufblühen hellblaue,

später verblässende, an Löwenmaulblüten erinnernde Blumen in großen Sträußen (Abb. 12). Die im Mai erscheinenden Blüten waren 1998, nach dem milden Winter und dem frostfreien Frühling, außergewöhnlich zahlreich. Ein Exemplar des stolzen Baumes steht im Randstreifen längs der Adames-Straße (mehrere weitere in dem kleinen Park beim Churchill-Denkmal). – Durch seine sehr großen herzförmigen Blätter erinnert die Paulownie an den Trompetenbaum (*Catalpa bignonioides*, Fam. *Bignoniaceae*), aus Nordamerika, dessen ebenfalls in großen Sträußen angeordnete weiße Blüten erst im Juli erscheinen. In mehreren Varietäten im Park vertreten, auffällig auch durch seine bohnenförmigen Fruchtkapseln. Ebenfalls im Juli öffnen sich die großen, goldgelben Blumensträuße der Blasenescche (*Koeleruteria paniculata*, Fam. *Sapindaceae*) aus China und Japan (Abb. 13), von der ein Exemplar gleich südöstlich vom Parkeingang am oberen Ende der Adames-Straße steht (einige weitere beim Churchill-Denkmal). Die Früchte sind blasig aufgetriebene Kapseln.

Die kaukasische Flügelnuß (*Pterocarya fraxinifolia*, Fam. *Juglandaceae*) zeichnet sich weniger durch große Blüten als vielmehr durch außergewöhnliche Blüten- und Fruchtstände aus, die als lange (bis fast ½ m) Schnüre unter den schönen, gefiederten Blättern hängen.

Schöne, mehrstämmige Exemplare stehen im Amalienpark, eins auch östlich der Pescatore-Avenue. (Abb. 14).

Zum Abschluß dieses trotz allem unvollständigen Einblickes in die Vielfalt unserer Parkbäume sei noch der Taubenbaum vorgestellt (*Davidia involucrata* aus Tibet, Fam. *Davidiaceae*). Er hat im Mai zwar eher unscheinbare Blüten, dafür aber umso auffälligere weiße Hochblätter, die einerseits im Winde wie ein Taubenschwarm flattern, andererseits durch ihre an ein Taschentuch erinnernde Größe und Form den englischen Namen *pocket-handkerchief-tree* veranlaßt haben (Abb. 15). Ein Exemplar befindet sich in der Südostecke des Louvigny-Parks.

Leopold Reichling

P.S. – Ich kann diesen Aufsatz nicht abschließen ohne ein Dankeswort an meinen Freund Jean Turk aus Luxemburg. Nur dank der vielen Hinweise und Informationen seitens dieses hervorragenden Baumkenners waren meine Kenntnisse im Lauf der Jahre soweit gediehen, daß ich diese Zeilen zu schreiben wagte.

P.P.S. – Verwiesen sei auch auf die 1987 von der Natura herausgegebene Broschüre „Promenade écologique à travers la Ville de Luxembourg“ sowie auf die *Ons Stad*-Nummer 32 (1989, S. 15-17).

Fotos: Mett Bartimes



13 Blasenescche. Churchill-Platz. – 5.8.1996.

14 Kaukasische Flügelnuß, Amalia-Park. – 31.7.1996.



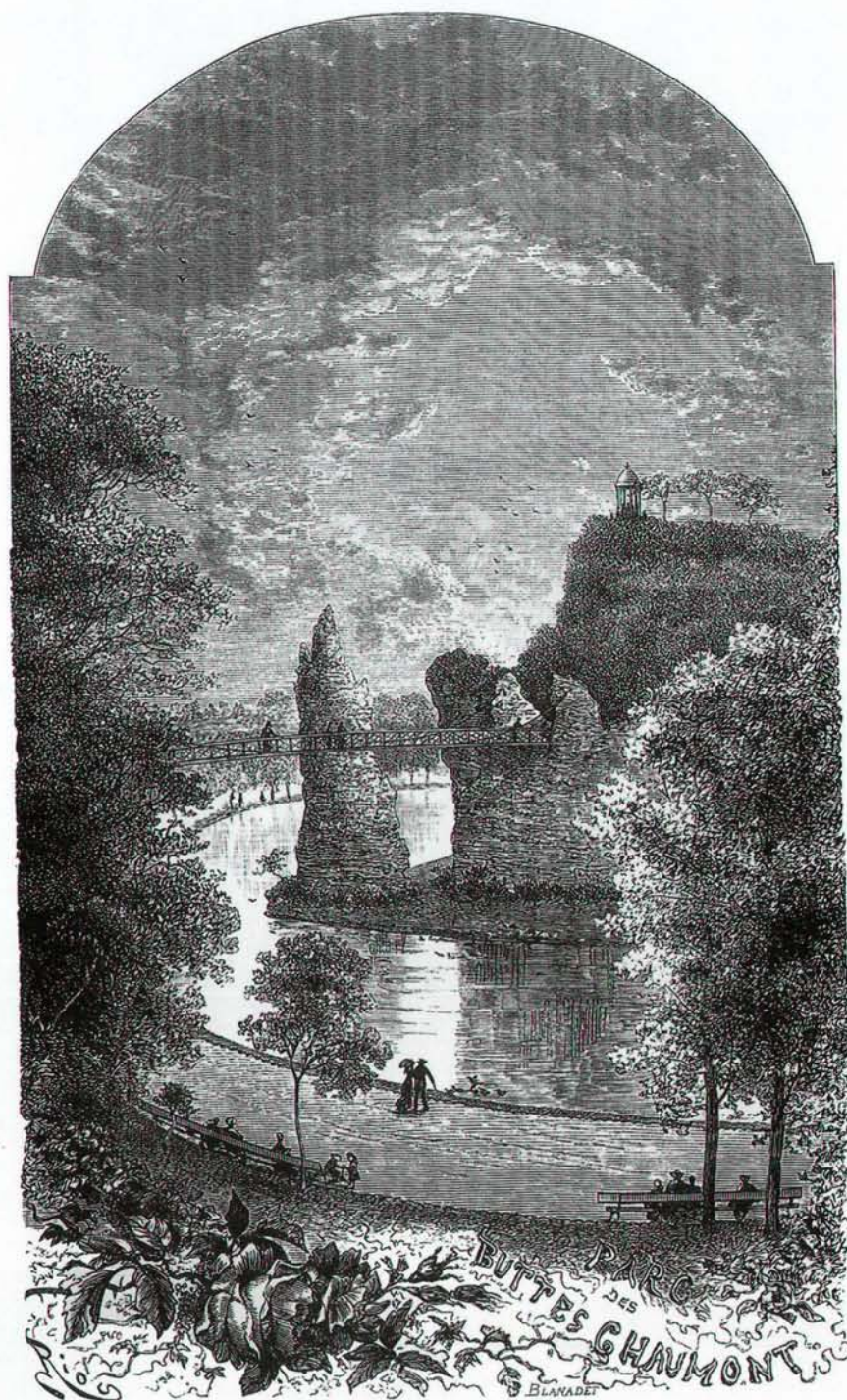
15 Taubenbaum, Teil eines Astes. Beim Victor-Hugo-Denkmal. – 21.5.1998.

14

Parcs et espaces verts: L'invention du promeneur

*«A mon sens, pour embrasser l'art des jardins
dans toute son étendue, il faut être à la fois
peintre, poète, architecte et jardinier.»*

Edouard André, architecte-paysagiste,
créateur du parc de Luxembourg (1879).



Edouard André: *L'art des jardins, traité général*. Paris, 1879

Le temps des loisirs avant le XIX^e siècle

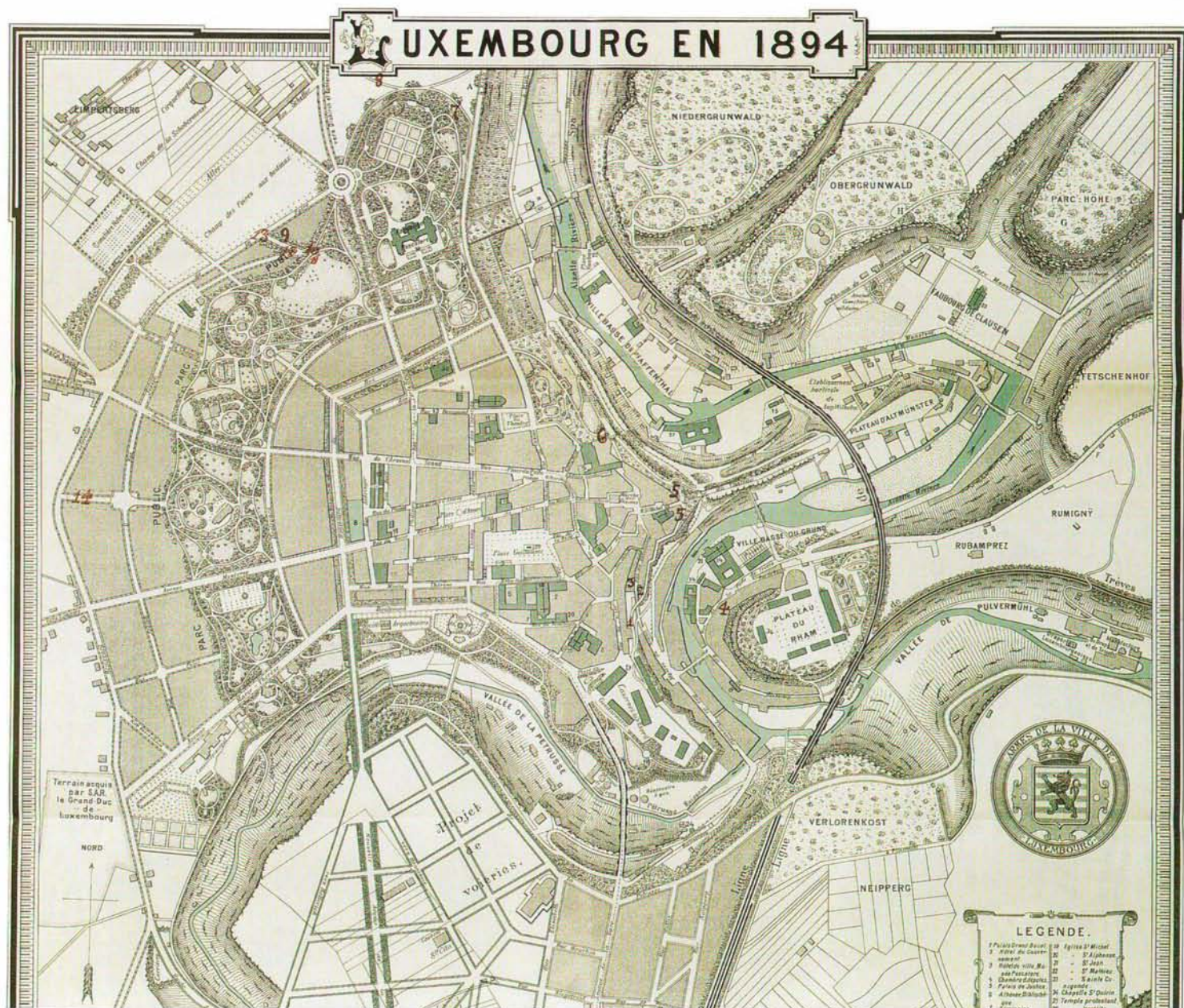
Les villes médiévales répondaient peu au besoin de détente et de promenade. Le divertissement se limitait plus ou moins aux fêtes religieuses, aux foires, aux festivités liées aux heureux ou tristes événements de la famille comtale puis ducale régente. Entre le XVI^e siècle et le démantèlement de la forteresse, des événements politiques isolés comme les entrées joyeuses des souverains, la proclamation de nouveaux princes, naissances et décès dans la famille régente donnaient lieu à des bals et à des feux d'artifice. A partir de la fin du XVII^e siècle, ces festivités avaient lieu à la place d'Armes ou encore, quoique plus rarement sur le promontoire rocheux du Bock et sur le plateau Altmünster. Le cœur de la ville battait cependant plus particulièrement au rythme de ces fêtes religieuses.

Au cours du XVII^e et XVIII^e siècle de nouveaux besoins et un certain style de vie s'imposaient dans les rangs des notables de la ville qui recherchaient davantage les distractions. Cette bonne société cultivait l'art de recevoir, assistait aux concerts, aux spectacles théâtraux et entretenait un rapport étroit avec la classe dirigeante. Créée au XVI^e siècle, la place d'Armes est devenue un pôle d'attraction à partir du XVII^e siècle pour les rencontres et les festivités.

Dans les grandes villes, les promenades mondaines jouaient un rôle important dans la vie sociale. Certaines avenues étaient plus particulièrement fréquentées par des élégants et des élégantes circulant dans les carrosses. Citons le jardin des Tuileries à Paris autorisé aux personnes bien habillées; à Londres le Mall de *St James Park* et le *Hyde Park*; à Berlin l'*Unter den Linden*, avenue longue plantée de tilleuls en 1647. Les promenades mondaines remplissaient diverses fonctions. Le téléphone n'existant pas et le service des postes étant assez rudimentaire, les espaces publics, lieux de promenade et de rencontre où il importait autant de voir que d'être vu, permettait aussi d'échanger les dernières nouvelles.

Avant la création du parc les espaces verts étaient exclusivement privés, donc inaccessibles aux passants et soustraits aux regards indiscrets. Ils étaient l'apanage des classes fortunées, des ecclésiastiques et des notables. Citons les jardins des refuges religieux, ceux des abbayes ou monastères, notamment le jardin des Cordeliers à l'emplacement de l'actuelle place Guillaume, le jardin de la résidence du Gouverneur (Palais de Justice) et le fameux *Tiergarten* avec ses curiosités entourant le château de Mansfeld à Clausen, laissé à l'abandon dès le XVII^e siècle. Un peu trop excentré par rapport au centre commercial et politique ce parc n'a jamais fait l'objet d'aménagements en jardin public.

Or la ville de Luxembourg était bien trop réduite pour accueillir des espaces publics de grande envergure. L'absence d'un parc et d'avenues larges n'empêchait pas pour autant la bonne société de se montrer et d'affirmer son identité. Les nombreuses fêtes processionnelles à



travers la ville remplissaient ces fonctions. Le moment de ces défilés était fixé par le calendrier. La récitation des prières, la piété et le sérieux affichés étaient bien loin de l'atmosphère joyeuse, galante et frivole des promenades de la bonne société des grandes villes.

La société urbaine luxembourgeoise semble avoir vécu repliée sur elle-même. La place et le rang que chaque corps devait occuper lors des cortèges religieux montrent la rigidité extrême de la société urbaine locale et illustrent la mentalité de l'Ancien Régime qui respecte scrupuleusement la hiérarchie sociale. En privé, les magistrats, marchands et artisans de l'Ancien Régime attribuaient beaucoup d'attention à la propreté et à l'embellissement de leurs maisons. Les inventaires notariaux font une belle illustration de leur fortune personnelle et dénombrent de beaux mobiliers en bois, des miroirs et des objets de décoration en cuivre, en étain ou en argent. Les bourgeois cultivés étaient collectionneurs et quelques-uns possédaient de belles bibliothèques et des antiquités.

Au début du XIX^e siècle, les fréquentations des bourgeois commençaient à s'organiser d'une manière plus formelle. Les clubs politiques,

„Notre ville forteresse n'accordait en effet pas beaucoup d'espace aux divertissements en plein air.”

cercles littéraires et sociétés savantes ne franchissaient pas les murs de leurs lieux de réunion habituels. A Luxembourg, semble-t-il, la vie sociale et associative se passait derrière des portes closes. Notre ville forteresse n'accordait en effet pas beaucoup d'espace aux divertissements en plein air. Même si les témoignages nous manquent, on peut penser que les chemins de ronde servaient de lieux de promenade en temps de paix. Cet environnement ne pouvait pas égaler les beaux jardins des grandes villes.

Le XIX^e siècle et l'ouverture de la ville

L'ouverture d'esprit de la société bourgeoise précédait de quelques dizaines d'années l'ouverture physique de la ville (implantation du chemin de fer et démantèlement de la forteresse).

Ferdinand, Jean-Pierre, Guillaume et Joseph Pescatore, François Scheffer, Hyppolite Barreau, le professeur Paquet, les maîtres de forges Collart et bien d'autres, tous membres du Cercle Littéraire avaient le regard tourné sur nos voisins. Ils lisaient les journaux étrangers et se déplaçaient dans les grandes villes.

Le cas de Jean-Pierre Pescatore illustre la sensibilité du personnage à l'égard de la vie moderne de l'époque. Ses déplacements à Paris, son amour pour l'art de son siècle, notamment le romantisme et le paysagisme ont sûrement eu une influence sur la manière dont il aménagea sa propre demeure au Marché-aux-Poissons acquise en 1816. En plein centre ville, à deux pas des rues étroites et tortueuses, il fait démolir une ancienne tour massive et crée un beau jardin d'agrément aux dimensions généreuses. Cette parcelle verte est unique dans son genre dans ce quartier. Clôturé d'un simple grillage métallique

jusqu'en 1888 et exposé aux regards des passants et des marchands, ce jardin devait être perçu par les contemporains comme une bouffée d'air au milieu de constructions sombres et étri- quées.

Les changements de mentalité de la société sont en effet remarquables au milieu du XIX^e siècle et à Luxembourg on n'était pas insensible à ce mouvement. La société urbaine s'industrialise, adopte le capitalisme, organise ses loisirs et exhibe sa richesse.

Paris est l'exemple éclatant d'une ville transformée sous l'impulsion d'Haussmann en cité moderne. Les grands boulevards sont percés, l'Opéra est construite, le chemin de fer se développe et les parcs sont aménagés. La foule se presse dans les nouveaux espaces publics. Ici, on croise la silhouette claire des élégantes, contrastant avec le costume sombre du flâneur en quête de l'air du temps. Des espaces considérables sont réservés aux promenades. Les quatre bois ou parcs aménagés au milieu du XIX^e siècle sont le bois de Boulogne de 1852-1855 avec ses 873 ha, le Bois de Vincennes achevé en 1866, le parc des Buttes-Chaumont réalisé de 1864 à 1867 et finalement la parc Montsouris aménagé de 1870 à 1878.

Nos concitoyens de l'époque devaient toutefois attendre jusqu'en 1867, année où fut signé le traité de Londres qui libérait la ville de son carcan de fortifications et qui rendait possible la création d'un parc public. Ce dernier allait se déployer du côté nord-ouest entre les bastions Jost et Berlaymont et les forts Rheinsheim et Charles.



Le début des travaux d'agrandissement de la ville au nord-ouest et la création du parc

Le cas de Luxembourg n'est pas unique en ce qui concerne le démantèlement de ses fortifications, ainsi que la mise en place d'un réseau de communication et d'un plan de lotissement. Dans les villes voisines, Thionville, Metz et Trèves les nouvelles avenues sont également bordées de villas ou d'immeubles et le parc public est construit sur des ouvrages de fortification.

Le traité de Londres établit en mai 1867, que la ville de Luxembourg «cessera d'être une ville fortifiée. Sa majesté le Roi et Grand-Duc, (...) prendra les mesures nécessaires, afin de convertir la dite place forte en ville ouverte (...)»

La responsabilité d'aménager les terrains du domaine de l'Etat occupés par des ouvrages militaires incombait exclusivement à l'Etat. La ville participa en exerçant un rôle de conseiller.

Le premier plan d'extension de la ville date de 1868. La démarche consistait à implanter des percées, rues partant du centre de la ville, les actuelles avenues Marie-Thérèse, Emile Reuter et de la Porte-Neuve pour rejoindre les anciennes routes de Longwy, d'Arlon et de Diekirch. Ces artères ont été ensuite reliées par trois ceintures radiales (boulevard Royal, Prince Henri, boulevard Joseph II).

La percée de l'Arsenal (avenue Emile Reuter) et celle de Jost en direction du fort Rheinsheim (avenue Marie-Thérèse) ont été réalisées entre les mois d'avril et de septembre 1868. En 1869, les percées Monterey et Porte-Neuve étant entamées, on commence à établir une voie transversale (boulevard du Prince Henri) qui relie ses nouvelles routes. En 1870, l'avenue Pescatore est planifiée. Le rapport et le projet de loi de 31 mai 1870 font le point de la situation. Les percées sont toutes exécutées et les voies transversales et circulaires entre Beck-Jost, Jost-Marie, Marie-Berlaymont, donc les boulevards Royal et Roosevelt, restent à aménager. Les ventes de terrains autorisées par la loi du 21 mai 1868 suscitent quelques regrets d'après ce mémorial : «Le désir de réaliser immédiatement les ressources nécessaires pour pourvoir aux travaux de démantèlement a donné lieu à une certaine précipitation dans les ventes».

En effet, on est tenté de penser d'abord aux deux villas Louvigny et Vauban, intégrées d'une manière étonnante et insolite dans le parc.

Statue de la princesse Amélie dans le parc municipal vers 1890

(Photothèque de la Ville de Luxembourg)





Villa des Roses

imedia

Ces terrains ont été acquis lors de la vente publique autorisée le 28 novembre 1868, quelques années avant l'implantation du parc municipal.

Le lot du réduit Louvigny était adjugé à Joseph Simonis, ingénieur et à André Charles, conseiller à la cour. Le réduit Vauban fut acheté par le fabricant de gants Gabriel Mayer qui demande à l'architecte J.F. Eydt d'ériger en 1868 la villa, cédée en 1874 à la famille Gargan-Pescatore. Aujourd'hui cette villa est connue sous le nom de villa Vauban. Le cahier des charges de l'époque était peu contraignant, stipulant simplement le devoir d'ériger sur les deux réduits une villa qui devait être entourée d'un mur d'appui exhaussé d'une grille.

Dès 1870, on prend acte de la volonté de la part des Travaux Publics d'établir un véritable programme de travail. Il comprend l'élaboration des plans de la rue intérieure du rempart, des grands boulevards, des percées intermédiaires, du parcellaire et du cahier des charges pour la vente des terrains. On est en droit de se demander si les architectes étrangers, tels qu'André de Paris ou Jamaer de Bruxelles ne faisaient pas leur entrée à cette date à Luxembourg comme urbanistes et experts.

Edouard André, architecte-paysagiste était chargé de l'aménagement du parc. Le plan du parc date de 1871. L'architecte avait aussi été consulté sur l'urbanisation des terrains destinés aux habitations. Comment avait-il été contacté ? Il écrit : «L'administration m'ayant confié la transformation des terrains destinés au parc public à créer sur l'emplacement de la forteresse, cette partie des travaux a été commencée en 1871, sous l'inspiration de M. de Scherff, par l'appropriation de l'espace destiné à la fondation hosi-

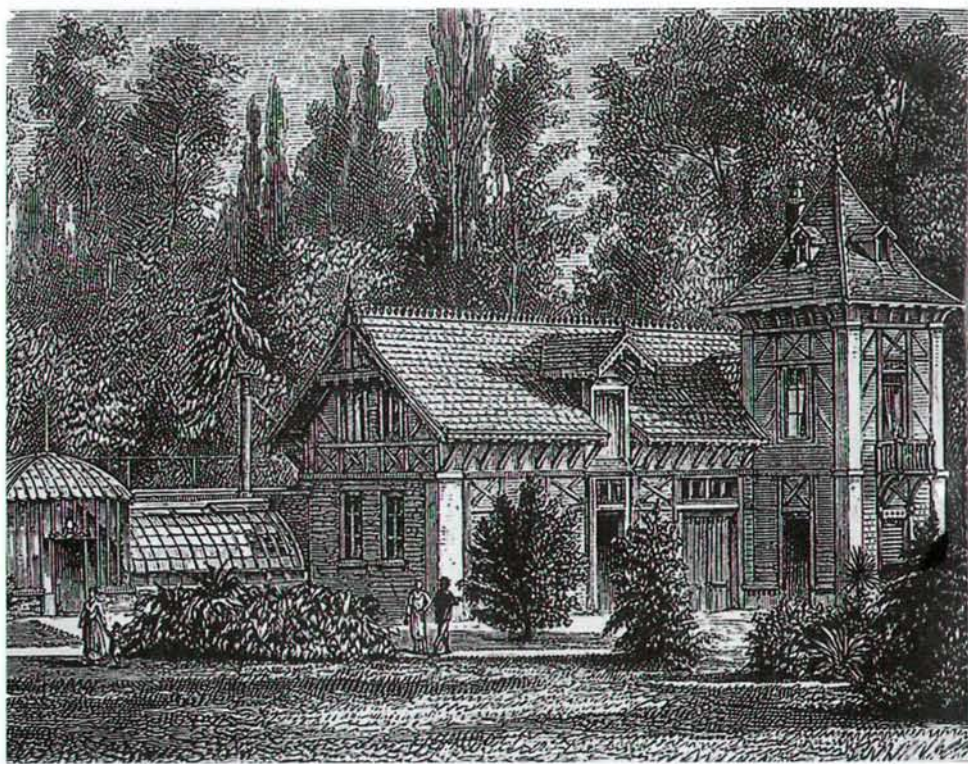
talère faite par feu M. J.-P. Pescatore en faveur de sa ville natale.»

La création du parc municipal n'est pas seulement liée à l'aménagement de la Fondation Pescatore, administrée ensuite par Tony Dutreux, mais à une idée qui s'était déjà constituée en août 1868. La direction générale des Finances constitue suivant un arrêté une commission chargée de la conservation et de l'extension du parc, dit parc du général. Cette commission se compose de MM. München, major; de la Fontaine, commissaire; Bélanger, architecte. Le parc du général ou *Generools-gaart* est déjà mentionné en 1826 et se trouvait sur la lunette 4 entre les forts Vauban et Marie, à proximité de l'actuelle statue Amélie. De J.P. Koltz on apprend : „Hier hatte der Festungskommandant seinen Garten, welchem die Wachtstube Marie als Gartenhaus zugehörte. Diesem Umstand verdanken wir die Erhaltung eines eigenartigen Festungsteiles...". Le *Generools-gaart* peut donc être considéré comme le précurseur du parc de la ville.

Les intentions liées à l'aménagement de parcs publics

L'ouvrage «L'art des jardins, traité général», publié par Edouard André en 1879 dresse un panorama explicite de la conception du jardin au XIX^e siècle. «L'art des jardins doit s'inspirer des compositions des grands peintres de paysage». Pour André «le sol est sa toile, les arbres, les fleurs et les gazons ses couleurs». Les paysagistes du XIX^e siècle essayaient de recomposer la nature en faisant intervenir la notion du pittoresque. Celle-ci s'exprimait à travers les chemins en

Vue prise dans le jardin de M. le baron de Gargan à Luxembourg.
Écuries, remises, serre. Edouard André, architecte



forme ovoïdale, les bassins d'eaux en lacets, les buttes, les entassements de pierre imitant des monuments en ruines, les ponts enjambant des ruisselets, les pavillons ou pagodes, les grottes artificielles, les tunnels (...).

La raison d'être du parc repose sur une idée simple: «Les parcs publics sont destinés à la promenade et à la récréation de toutes les classes des habitants des villes. Ils doivent exercer une attraction assez vive pour que leur fréquentation soit la source d'un plaisir honnête et toujours renaissant. Ils sont les poumons des cités populeuses».

Ces critères s'appliquaient également au parc de Luxembourg. A la détente, l'Etat luxembourgeois entend ajouter le rôle d'un parc-école, appelé à devenir un lieu d'apprentissage de la botanique. La convention du 30 janvier 1875 signée entre la ville et l'Etat établit que «l'Etat a cédé à la ville, en toute propriété, dans toute son étendue actuelle le parc pour servir de promenade publique». Le gouvernement se réserve toutefois le droit d'établir un jardin botanique entre les avenues Monterey et Marie-Thérèse «en vue de favoriser l'enseignement d'une branche importante des sciences naturelles dans les établissements d'instruction publique de l'Etat, l'Athénée et l'Ecole Normale des Instituteurs.» Le parc est remis à la ville par tranches et au rythme des plantations entre 1875 et 1879.

L'attrait du parc municipal sur ses visiteurs

Les architectes de l'Etat et de la ville en cette fin du XIX^e siècle furent séduits par le travail de



Parc municipal: rendez-vous des mamans, 1947

(Photothèque de la Ville de Luxembourg)

l'éminent architecte-paysagiste André. Cette réussite se mesure par les nombreux projets qu'il a pu prendre en charge par la suite. La liste est longue, les plans et les lettres nombreux et les déplacements d'Edouard André ou de son fils René Edouard à Luxembourg sont fréquents. Citons pour les années 1884 à 1904 quelques-uns des projets malheureusement pas toujours exécutés: l'aménagement de la vallée de la Pétrusse, le projet de lotissement des terrains Bourbon, les nouvelles voies à gauche de l'avenue de la Gare, le square de la place du Théâtre, l'embellissement du plateau du Rham et des hauteurs du Parc, la descente de Clausen, le plateau d'Altmünster, la transformation de la côte d'Eich, le parc de Mondorf, le parc d'Echternach, le monument à Dalheim, les transformations et agrandissements du parc à Walferdange et le parc devant l'hôtel des Postes à Luxembourg.

Les terrains situés à proximité du parc étaient recherchés par les fortunés, tels les architectes, les entrepreneurs, avocats, notaires, industriels, médecins etc. en raison de la grande qualité de vie. On peut citer le médecin Feltgen, le professeur de Waha, le fabricant Lévy, les fabricants de textile Godchaux, le baron Félix de Blochausen, le fabricant de tabac Heintz van Landewyck ... Les parcelles entre les boulevards Royal et Prince Henri ont été vendues à partir de 1874 et celles qui se trouvent entre le parc, le boulevard Joseph II et le boulevard Grande-Duchesse Charlotte ont été planifiées seulement à partir des années 1880 et loties principalement à la fin du XIX^e siècle.

Les photos du début de ce siècle montrent les boulevards Royal et Roosevelt ainsi que les nouveaux ponts reliant la ville haute au quartier de la Gare. Ces artères sont animées et peuplées

d'élégantes silhouettes qui respirent l'air d'une ville libérée. Les photos du parc sont cependant difficiles à trouver.

Nous avons cependant le témoignage d'André. Dans une lettre du 13 octobre 1886 adressée au directeur des Travaux Publics, il écrit: «... J'ai été frappé de la bonne exécution des travaux et malheureusement aussi de leur entretien défectueux par le service municipal. Cette observation, je n'ai pas été seul à la faire. De nombreux étrangers de la ville de Luxembourg m'ont manifesté leur étonnement de voir vos plantations urbaines si mal entretenues.»

Aux critiques portant sur l'insuffisance de l'entretien s'ajoute celle sur l'absence de visiteurs. Lors d'un débat entre un conseiller communal et un fonctionnaire des Travaux Publics, ce dernier s'oppose catégoriquement à la proposition de supprimer les 26 issues du parc établies par André et argumente de la manière suivante (en 1885): «Les issues ajouteront aussi à l'animation du parc, la quiétude des promeneurs n'est pas assez inquiétée aujourd'hui de l'avis de presque tout le monde, car le parc n'a pas été construit pour deux ou trois solitaires seulement. Dernièrement un étranger, qui a vu beaucoup de pays me dit que notre parc est fort joli, mais qu'il lui manque une chose – du monde.» Le cordon des villas semble donc former une barrière invisible et sépare le poumon vert des quartiers agités de la vieille ville.

En 1889 les débuts de vandalisme préoccupent la direction des Travaux Publics qui déplore les «dévastations continues des plantations et promenades publiques autour de la ville» et propose d'installer des panneaux de signalisation bilingues: «Es ist verboten, den Rasen und die Anlagen zu betreten» ou encore «Les prome-



Edouard Kutter, 1969 (Photothèque de la Ville de Luxembourg)



Villa Vauban, avenue Emile Reuter

Guy Hoffmann

nades publiques sont recommandées à la surveillance du public.»

Batty Weber évoque le parc d'une manière nostalgique dans ses fameux *Abreißkalender* entre 1917 et 1935: «Am Anfang, in der Zeit nach der Schleifung des Festungsgürtels, war er ein beliebter Ausflugsort. Die älteren Luxemburger reden noch mit Genuß von den vergnügten Stunden in der alten Wachtstube, sie stand an dem heutigen Kinderspielplatz neben der Villa Schmitz; ein Überbleibsel der Festung. Dort zapfte und musizierte Papa Amberg, damals noch ein junger Draufgänger, nachdem er seinen Friseurkittel an den Nagel gehängt hatte. Später baute er sich an derselben Stelle ein stattliches Bungalow aus Holz, das Jahre lang, bis es eines Nachts abbrannte, ein fröhliches Stelldichein für die ganze Bürgerschaft war... Dann kam die Zeit, da es im ganzen Park keinen Platz mehr gab, wo sich der Spaziergänger bei schlechtem Wetter unterstellen oder seinen Durst löschen konnte. Wo früher munteres Lachen sich in die Klänge der Konzertmusik gemischt hatte, war Totenstille, nur kurze Zeit unterbrochen durch das Gurren aus dem Schweinestall; der bei der Haushaltungsschule im Louvigny eingerichtet worden war.» (16 avril 1935).

Batty Weber nous apprend que les habitants avaient l'habitude de se rafraîchir dans ce parc, qu'on y dansait sur une piste de danse couverte et qu'on y jouait de la musique. Ces

manifestations plutôt populaires se déroulaient au café du parc appelé la «villa» Amberg située entre les avenues Porte-Neuve et Emile Reuter. Malheureusement, cet établissement en bois a pris feu et il n'a jamais été reconstruit. A tort sûrement, si on compare notre parc à ses cousins parisiens contemporains qui offrent toujours la possibilité de prendre un verre et qui sont beaucoup plus fréquentés que le nôtre.

Au cours des années 1920 et 1930, aussi incroyable que cela puisse paraître, la villa Louvigny, une propriété privée, abritait une porcherie, ce qui déclenchait l'indignation de nombreux promeneurs. La villa fut démolie pour céder la place au bâtiment actuel qui de villa n'a plus que le nom.

Véritable joyau, notre parc public savait envoûter les regards de ses visiteurs étrangers à la Belle Epoque. Les architectes luxembourgeois avaient fait un cadeau exceptionnel aux citoyens en mal de lieux de promenade. Malheureusement le parc a été progressivement transformé au fil des décennies. André ne saurait vraisemblablement plus reconnaître son œuvre. La qualité et la quantité des aménagements disgracieux effectués depuis dans ce parc, ainsi que les témoignages écrits n'invitent malheureusement pas à croire que nos citoyens aient eu le souci de préserver ce jardin pittoresque et extraordinaire pour son temps.

Isabelle Yegles-Becker

Bibliographie:

- Edouard André: *L'art des jardins*, traité général. Paris, 1879;
- J.-P. Koltz: *Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg*, 1970;
- J. Mersch: *Les Pescatore*, in *Bibliographie Nationale*, 1949;
- G. Trausch (s.dir): *Histoire de la ville de Luxembourg*, Anvers, 1994 (voir les contributions de M.P. Jungblut, A. Lorang, G. Thewes);
- Batty Weber: *Abreißkalender*. In: *Luxemburger Zeitung*, 16.4.1935.
- Archives Nationales: H 374, 375; TP forteresse 330, 355, 359, 372, 387, 418, 427, 428, 442, 448, 460, 477.

„Princesse Amélie”

Pour le promeneur, désireux de laisser les rues de la ville avec leur va-et-vient derrière lui et de se promener dans les allées plus calmes du parc, quelle entrée plus accueillante que celle qui se présente à lui à partir de la rue Amélie?

Il y a quelques années encore cet accès du parc était flanqué de superbes arbres d'un âge vénérable avant qu'une violente tempête ne les eût brisés comme des fûts de paille. Le chemin, bordé de parterres de fleurs, conduit le visiteur vers un espace semi-circulaire au milieu duquel se dresse la statue imposante d'une figure de femme, la princesse Amélie.

Avant d'en venir aux détails techniques de ce monument, son emplacement, sa conception, jetons un regard sur le personnage même, représenté ici. Qui était cette princesse, populaire parmi les Luxembourgeois à un point tel que peu de temps seulement après sa mort en 1872 on ait tenu à perpétuer sa mémoire par un monument avant même d'en avoir érigé un en honneur de son beau-père Guillaume II sur la place qui porte son nom?

Amélie Marie da Gloria de Saxe-Weimar-Eisenach était l'épouse du prince Henri des Pays-Bas, à qui son frère, le roi Guillaume III, très peu soucieux des intérêts du Luxembourg, avait confié dès 1850 le gouvernement du Grand-Duché avec le titre et les fonctions de „prince-lieutenant du roi-grand-duc” pour les affaires luxembourgeoises.

Dans sa tendre enfance déjà la princesse Amélie, née en 1830, avait eu de brefs contacts avec le Luxembourg; en 1831 son père, le duc Bernard de Saxe-Weimar, avait été nommé gouverneur général du Grand-Duché par le roi Guillaume I^{er}, désireux de défendre, lors de la révolution belge, la possession du Luxembourg par une administration séparée.

Lieutenant-général de l'armée hollandaise, défenseur de la cause orangiste, cet homme cultivé était arrivé à Luxembourg avec sa femme et ses cinq enfants, dont la plus jeune était Amélie.

Celle-ci avait fait la connaissance du prince Henri lors d'une escale de ce dernier à l'île de Madère. Leur mariage fut célébré le 18 mai 1853 à Weimar. Le 14 août 1853 le couple princier arriva à Luxembourg pour se rendre au château de Walferdange, sa résidence pendant ses

séjours à Luxembourg. Le 18 août les princes firent leur joyeuse entrée dans la ville, accueillis avec enthousiasme par la population, comme en témoigne une cantate composée pour cette occasion par Laurent Menager.

Pourtant cette union princière n'avait pas été à l'abri de voix critiques. On connaissait la princesse comme une femme intelligente, pleine d'assurance et très cultivée par la fréquentation de cercles intellectuels dans son pays.

On lui prêtait en dehors d'un „sens profond de tout ce qui est noble et beau” un „esprit masculin dans sa clarté”, un „goût plus indépendant que nécessaire” et l'on craignait qu'avec ces qualités-là elle n'en vint à dominer son mari par sa supériorité.

Ces appréhensions étaient pourtant vaines; elle eut un ascendant bénéfique sur son époux, qui en homme éclairé et sensé sut venir à bout des difficultés internes dues à une situation politique tendue et à assurer au pays une période de prospérité économique et de progrès politiques.

Son épouse, grâce à ses qualités de coeur, à son sens inné des vraies valeurs eut vite fait de se gagner la sympathie de toute la population; l'intérêt et la part qu'elle prenait aux problèmes du pays, son caractère affable, sa simplicité, sa charité envers les pauvres et les démunis lui avaient assuré une popularité peu commune à l'époque et dont, en dehors de son mari et de son beau-père les autres membres de la famille des Orange-Nassau ne purent guère se targuer.

Il reste ici à relever le mérite qui revient au couple princier dans la sauvegarde de l'indépendance du pays, quand en 1867 cette indépendance fut dangereusement menacée par les visées annexionnistes de Napoléon III et les velléités de Guillaume III à lui céder le pays contre espèces sonnantes.

Mettant à profit les relations familiales avec la cour de Russie, Henri envoya son épouse à St. Pétersbourg auprès de son parent le tsar Alexandre II pour y plaider la cause de l'indépendance du pays, une idée que le prince avait à coeur et qui l'emporta quand les grandes puissances réunies à Londres en congrès se portaient garantes de l'indépendance du Luxembourg dans une neutralité désarmée.

Cinq années plus tard la princesse Henri des Pays-Bas, tel était son titre officiel, mourut à Walferdange d'une grave infection pulmonaire,



Guy Hoffmann



Collection Marcel Schroeder

âgée de 42 ans seulement. Sa mort prématurée plongea le pays dans un deuil sincère qui se manifesta quand, dans un cortège solennel, la dépouille mortelle fut conduite à la gare en direction de Delft, où eut lieu l'inhumation.

Le 15 mai déjà on apprit par la presse qu'un comité s'était constitué dont faisaient partie A. Pescatore, N. Martha, Ch. Simonis, F. Dutreux et M. Müllendorff et dont le but était d'ériger à la mémoire de la regrettée princesse un monument comme expression de la gratitude envers celle qui par ses éminentes qualités avait su gagner l'affection de tout un peuple.

Une souscription nationale était censée réunir les fonds nécessaires à ce projet, qui, il faut le relever, n'était toutefois pas unanimement approuvé.

D'aucuns y virent pure flagornerie, d'autres le désapprouvaient ou y étaient indifférents; à la

cour de Hollande même le roi Guillaume III se montra offusqué par cette idée, trouvant inadmissible qu'un monument pût être érigé à la mémoire d'une princesse étrangère à leur dynastie avant qu'on eût songé à honorer de cette façon un prince qui en avait fait partie par sa naissance.

Toujours est-il qu'un concours fut ouvert aux artistes qui présentaient leurs maquettes sous devises dont quelques-unes étaient fort poétiques: „sursum corda", „viribus unitis", „Tugend besteht, wenn alles vergeht". Pourtant des quatorze projets réunis on n'en retint que six, sans qu'un premier prix, doté de la somme de cinq cents francs, fût décerné avec la recommandation d'exécution. Celle-ci était encore compromise par les difficultés financières; les fonds collectés s'avéraient insuffisants; les vingt-quatre mille francs réunis jusque-là semblaient aux yeux

du prince Henri une somme bien modique pour „la construction d'un monument convenable".

La réalisation du projet traînait donc en longueur jusqu'au moment où E. Servais, bourgmestre de la Ville depuis 1875, revint à charge. C'était l'année où l'on s'apprêtait à fêter le vingt-cinquième anniversaire de la lieutenance du prince Henri.

L'épineuse question financière avait finalement pu être tranchée par les bons offices de l'administration municipale qui, devant la réticence de la Chambre des Députés à débloquer les crédits nécessaires, fit voter la somme de six mille francs-or pour terminer le monument.

Il ne resta maintenant qu'à choisir un emplacement adéquat. Le démantèlement de la forteresse avait libéré de vastes terrains dont une partie avait été attribuée à la Ville lors du départage de ces lieux, dans le but d'y aménager un parc public. Le bastion et le fort Marie, faisant partie des fortifications occidentales, dites „ceinture de plaine", avaient été démolis en 1870 au cours d'une manifestation populaire à laquelle avait même assisté le couple princier. Comme une partie des fondements avaient résisté au dynamitage, il en était résulté une certaine élévation du terrain, un tertre, habilement mis à profit par l'architecte-paysagiste Edouard André de Paris, chargé de l'aménagement du parc. Il y implanta le monument de la princesse, oeuvre du sculpteur messin Charles Pêtre et de l'architecte Oscar Belanger, originaire de la France du Nord et gendre de J.H. Antoine de Marie, ci-devant bourgmestre à Luxembourg.

Pour la conception du monument plusieurs possibilités avaient été envisagées: une stèle avec médaillon risquait d'avoir un caractère trop funéraire; un buste avec fontaine semblait peu digne de la mémoire d'une princesse; une figure assise ou debout? Ce fut finalement cette dernière idée qui l'emporta. La statue de deux mètres de haut, coulée en bronze blond montre la princesse debout dans ses atours princiers dans une attitude de noble et calme dignité.

Elle est placée sur un socle avec piédestal en granit des Vosges, le tout d'une hauteur de trois mètres, dressé au centre d'une exèdre de dix mètres de diamètre, exécutée en grès de la Sûre avec un banc de repos, portant juxtaposés les écussons des douze cantons du pays.

L'inauguration solennelle qui eut lieu le 30 octobre 1876 était, en dehors de l'hommage rendu à la princesse, aussi une manifestation de sympathie à l'égard du prince Henri, comme l'avaient été les festivités commémorant l'anniversaire de sa lieutenance.

La presse nationale et internationale en rendit compte dans des termes élogieux.

A travers les rues richement pavoisées sociétés et députations se dirigèrent vers la place du Monument où la foule se pressait. Le parterre autour de la statue encore voilée était couvert de fleurs.

Quarante jeunes filles, tout de blanc vêtues, attendaient, portant chacune une couronne de fleurs en signe d'hommage. Sur les estrades avaient pris place les autorités de l'Etat, de la

Ville, les diplomates et les hôtes d'honneur dans l'attente du prince et de ses invités: la Grande-Duchesse de Saxe-Weimar, sa soeur, le prince Alexandre, son neveu, les frères de la princesse ainsi que ses dames d'honneur, tous salués par des salves d'artillerie.

Un programme musical choisi encadra les discours. Monsieur A. Pescatore, président du Comité de l'oeuvre, retraça dans des paroles chaleureuses la vie si brève de la princesse, avant de remettre aux soins de la Ville le monument. Le bourgmestre, M. Servais accepta „avec bonheur en dépôt ce monument de la piété des Luxembourgeois”.

Le prince dans son discours de remerciement rendit hommage en paroles émues à „Celle qui était toujours à côté de moi, qui était mon soutien, mon bonheur; c'est par elle que j'ai puisé la force et l'énergie nécessaires pour remplir mes nombreux devoirs, dans des temps prospères et surtout dans l'adversité.”

De l'encadrement musical retenons en guise d'ouverture une marche solennelle intitulée „Amalia”, mise en musique par Laurent. Menager et exécutée par les sociétés Concordia et les musiques du Grund et Pfaffenthal. La cérémonie du dévoilement de la statue se fit aux sons d'une cantate sur les paroles de J. Neumann et la musique de A. Zinnen.

La voix du ténor se fit encore une fois l'aède des vertus de la princesse.

Air de Ténor:

De l'orphelin Elle séchait les pleurs;
Et de la veuve apaisait les douleurs;
Partout où gémissaient le besoin,
la souffrance,
Sa générosité menait Sa bienfaisance
Verser Ses dons réparateurs.

Sa charité Lui bâtissait Son Trône
Et notre amour Lui tressa Sa couronne;
La pitié, comme un sceptre en
Sa royale main
Du front du malheureux chassait
le noir chagrin
En tendant la discrète aumône.

Le Grand Choeur:

La voilà: salut image chérie!
Voyez ce sourire et cet oeil si doux,
Et ce front si pur, plein de rêverie
Refléter Son âme parmi nous.

Un hymne allemand de la plume de M. Lentz, intitulé „Vergeltung” trouva des accents non moins dithyrambiques. Ce lyrisme exalté devait sans doute plaire aux hommes et femmes de l'époque. Nos contemporains ont tendance à en sourire, tant il paraît surfait et suranné. M. Rodange, le chantre attitré de la princesse, avait à son tour écrit un texte pour l'occasion sur une musique de L. Menager. Mais il ne lui était plus donné de l'entendre, la mort l'ayant frappé le 27 août 1876 à Clausen. La cérémonie radieuse se clôturait dans des réjouissances populaires; un feu de Bengale illuminait le monument le soir.



imedia

Le temps a fini par noircir le bronze de la statue, ce qui lui vaut dans le langage populaire la dénomination „schwarz Prinzessin”.

L'exèdre, malheureusement couverte des inévitables et fâcheux graffiti, n'invite plus tellement à un repos. On doit regretter que ce monument, un des premiers dont la Ville pût s'enorgueillir, situé dans un cadre si joli, ne se présente plus aujourd'hui dans un état digne de sa qualité et de son importance.

N'oublions pas qu'il a été érigé à la mémoire d'un personnage, non pour son importance politique sur un plan international, encore moins pour glorifier des valeurs militaires ou des exploits guerriers, mais en hommage à une femme qui dans sa courte vie a su faire valoir des qualités d'une profonde humanité.

Fanny Beck

Sources:

- Archives de la Ville de Luxembourg;
- Jules Mersch: Biographie nationale: fascicule IX, 1958. „Les rois des Pays-Bas, grands-ducs de Luxembourg”;
- Paul Weitz: „Hendrik und Amalia, Lebensgeschichte des Prinzen und der Prinzessin Heinrich der Niederlande”, Band II, 1979;
- François Ewen: „Le Luxembourg dans les gravures du XIX^e siècle” (Le Luxembourg illustré et commenté dans les périodiques étrangers du XIX^e siècle), Ed. St. Paul, 1988;
- Arthur Hill: Denkmäler der Stadt Luxemburg, dans: Revue, avril 1952;
- Geschichtliche Erinnerungen „Um ein fürstliches Frauen Denkmal” dans: Lëtzeburger Journal (31.8.51);
- Nikolas Japikse: „Die Oranier”, Georg Callweg Verlag, München, 1939.

Que revienne l'été!

La neige, sans hâte, venait couvrir les crocus qui avaient eu la complaisance de se montrer pour ranimer notre courage et notre espoir.

Que la claustration dictée par le froid et la maladie prenne fin, que nous puissions revivre bientôt la clémence et la beauté des saisons douces!

La nostalgie repeignit à notre esprit cette soirée merveilleuse de juillet 1996:

Après le dîner, les deux époux quittèrent le jardin extraordinaire, toujours gardé par les deux sveltes bouleaux, pour aller se reposer au parc municipal sur un banc regardant le grand espace nommé pré du roi.

Devant les vieux se déroula une compétition sportive plus que fantastique. Du jamais vu!

Il semblait s'agir d'une variation du «base ball» avec un règlement extrasportif auquel s'adonnèrent des adolescentes et leurs amis du sexe opposé. Le plus étonnant parut cependant que même les chiens n'étaient pas exclus de ce jeu stupéfiant.

Ainsi, lorsqu'une de ces demoiselles tomba sur un de ces toutous exaltés, elle fut aidée illico par une demi-douzaine de gentlemen en herbe. Les deux spectateurs furent ravis.

«Heureuse jeunesse qui sait jouer encore des rêves! Qui a compris que le plus important c'est l'humour. Une jeunesse gaie, polie, presque complice de leur public âgé. Puisque ces jeunes gens comprennent qu'eux, les vieux, ont conservé l'intérêt à la gaieté, aux choses farfelues, s'appliquant à vivre et non à supporter l'existence.»

Cependant lorsque la douce s'obstina à demander à son mari laquelle des deux formations menait à la marque, il l'emmena admirer les effigies de nos grands cyclistes François Faber et Nicolas Frantz, vainqueurs du Tour de France. Le dernier nommé par deux fois.

Après un léger détour, les deux promeneurs entreprenants se rassirent près du prodigieux monument de la princesse Amélie, épouse du Prince Henri, régent de notre pays, nommé à ce poste par Guillaume III, roi des Pays-Bas et Grand-Duc de Luxembourg.

Accessible par deux escaliers, la majestueuse statue de la Princesse se dresse au milieu d'une plateforme en hémicycle. Une muraille

soutenant quelques sièges en pierre enclot l'aménagement. A ses pieds un talus fleuri embellit le majestueux ensemble.

Tout près, à droite, on voit pétiller une fontaine artificielle. Deux tuyaux sortant d'une énorme pièce de roche, débitent des jets d'eau qui, en retombant, mouillent la pierre avant de ruisseler dans un bassin rectangulaire. Autour de celui-ci quelques bancs, en bois cette fois. On prit donc place, contemplant avec plaisir l'entourage enchanteur. Les vieux admirèrent surtout l'énorme arbre Mammouth qui se dresse à plus de trente mètres de hauteur.

Mais le géant se trouve parsemé d'une multitude de branches jaunies, tristes conséquences de la vie moderne c'est-à-dire les émissions nocives des engins motorisés.

Des poussettes arrivèrent en grand nombre. Les jolies mamans se montrèrent fièrement leur progéniture. Certains frérots courageux des bébés vinrent tremper un pied dans la fraîcheur du bassin. Des chiens lapèrent une gorgée du liquide pour déguerpir en vitesse.

Parfois un arbre à feuilles caduques céda une sous-développée séchée par la chaleur. Après une chute tourbillonnante elle arriva à se baigner dans la nappe. S'imbibant bien vite de l'humidité, elle s'engloutit au fond de l'eau, attendant les nettoyeurs, sa tombe et sa décomposition.

Rentrant, les deux visiteurs saluèrent encore l'énorme bloc de pierre posé en mémoire de Batty Weber, éminent journaliste et écrivain. De loin on vit aussi le buste de Lucien Koenig, alias Siggy vu Lëtzebuerg, notre grand poète patriotique. Enfin, la stèle blanche créée par le sculpteur Lucien Wercollier en l'honneur du peintre Joseph Kutter.

On se trouva tout près d'une fontaine qui sert à des centaines d'oiseaux de coupe désaltérante et de baignoire à la fois.

Deux pensionnaires fatigués regagnèrent leur home, voulu par un grand philanthrope. La nuit tendit son voile bleuté et ne laissa que le souvenir d'une merveilleuse soirée d'été.

Lucien Medernach

Pensionnaire à la Fondation Pescatore





Les amoureux des bancs publics

Les amoureux qui se bécotent sur les bancs publics,
 Bancs publics, bancs publics,
 En se foutant pas mal du regard oblique
 Des passants honnêtes,
 Les amoureux qui se bécotent sur les bancs publics,
 Bancs publics, bancs publics,
 En se disant des «Je t'aime» pathétiques,
 Ont des petites gueules bien sympathiques!
 (...)

 Quand la sainte famille Machin
 Croise sur son chemin
 Deux de ces malappris,
 Elle leur décoche hardiment des propos venimeux . . .
 N'empêche que toute la famille
 (Le père, la mère, la fille, le fils, le Saint-Esprit . . .)
 Voudrait bien, de temps en temps,
 Pouvoir se conduire comme eux.
 (...)

Georges Brassens (1952)

D'Bänken am Park

Am Park steet Bänk u Bänk gereiht
 Um Wee a bei den Hecken
 Et sëtzen drop vill eeler Leit
 Vill Kanner déi sech strecken.
 An owens wann et däischter gët –
 Kuck wéi s'op d'Bänke schrécken
 Jong Pierercher mat luesem Trëtt
 Fir do sech léiw ze drécken!
 Blouss eng steet ganz verlooss eleng
 Am Summer wéi am Wanter.
 Firwat? Mä as et nët gemeng:
 Si steet bei enger Lanter!

Theodor Faber (genannt Dittchen) † 1919.



Guy Hoffmann

„Regina primae noctis“

Vum ganze Stadpark gefällt d’Kinnekswiss him nach ëmmer am beschten. Bal d’ganz Joer duurch kann hien hei op enger Bänk sëtzen an engem oder e puer Gärtner nokucken, wéi se him d’Tulpen, d’Penséen, d’Geranien, d’Begonien, d’Petunien an d’Rouse setzen.

Am Ufank as en alt mol bis an de Reckendall bei deenen hir Gärtneri getréppelt, fir ze kucken, fir wéini et da wir, mat de Geranien oder Begonien. Hien huet dat awer well laang nët méi néideg. Wéi hie bis ugefaangen hat, sech opzeschreiwen, wéini se wat géife planzen, du woust hie geschwënn, datt dat alles klappt wéi eng Auer: bal op den Dag am Kalenner sin se do, mat dësen oder mat deene Blummen. Sou seriéis as nach laang nët all Gemengeservice!

Déi äus der Stadgärtneri kennen hien. Si wësse just nët, wéi hien heescht, an dofir nennen se hien „Meeschter“. „Wéi as et, Meeschter?“, „t gët nees gutt haut, Meeschter, wéi?“ Oder se froen hien, wann en iwwerem Nokucken an der Zeitung bliedert: „Wat gët et dann Neits, Meeschter?“

Hien äntwert hinnen ëmmer frëndlech, mä am Fong as hien nët vum ville Schwätzen. Sāi Papp hat him schon ageträichert: „Wie vill schwätzt, seet och vill Dommheeten!“ An dat muss nët sin. ’t kënnt een sech um Enn verflappen.

D’Kinnekswiss as wiirkech eng sympathesch Plaz. Māi Gott, nët wéinst de Kanner, déi hei alt mol Fänkches spillen; och nët wéinst de Këppelcher, déi am léifsten hun, wann d’Gras zimlech héich steet. Mā ganz einfach dofir, well et vun der Kinnekswiss, ënnert dem Boulevard erduurch bis op de Glacis, héchstens zweehonnert Meter sin. Um Glacis fënnt hien ëmmer eng gratis Parkplaz fir séng al 2CV-Camionnettchen; mueres ëm véier Auer schon doutsécher. Och wann hien der scho bal siwwenzeg um Bockel huet, zwou Blummekëschte packt hie mat Liichtgeket an enger Kéier. Beim zweete Gank hält hie souwisou nëmmen eng, well e muss dann den Heel mat hannescht an den Auto huelen.

Deen Dag duerno as ëmmer am schéinsten. Éischtens huet hie fest Konne fir séng Blummen, a scho géint Mëtteg huet hien sāin Täschegeld fir de ganze Mount. Zweetens wëssen s’an der Stadgärtneri spéitstens bis mëttes, datt op der Kinnekswiss nees geklaut gouf. „t sin alt nees Blumme geklaut gin!“, rífft de Chefgärtner him da schon entgéint, hie sëtzt mol nach nët zerguttstert op sénger Bänk. Hien huet ëmmer e ganz Sortiment vun Äntwerte prett. Entweder: „Wat as dat haut fir eng Welt!“ oder „t as dach nët méiglech! Dir hut se dach gëschter réischt geplantz!“ oder och nach „t gët wiirkech ëmmer méi Spëtzbouwen am Park an ëmmer manner Kontroll!“

„Nët nëmmen hei!“, huet de Chefgärtner mol geäntwert, mā de Meeschter woust nët, ob dat op déi vill Spëtzbouwen oder op déi schappeg Kontroll gemënt war.

De Meeschter hätt séng Blumme vun der Kinnekswiss bestëmmt nach laang kënne verkafen, wann de Chefgärtner nët zoufällég e speziellen Zäitverdreif – oder besser gesot – wann hien nët viru laange Joren eng grouss an onglécklech Léift gehat hätt. D’Meedchen huet „Gina“ geheescht, an ’t war enges Daags verschwonnen; kuurz no deem Dag, no deem schéine waarmen Owend op der Kinnekswiss, wou hatt an sāi Stadgärtner ënnert där uraler décker Bluttbich d’Stäre gesinn a gezielt hun. ’t gouf gesot, d’Famill hätt hatt an Italie bei Famill geschéckt. Jiddefalls huet et ni méi eppes vun sech héiere gelooss.

An zënterhier, dat si lo genee fofzég Joer, huet hie probéiert, fir Rousen ze kräizen; fir eng Rous ze züchten, där hir Faarf tëschent schwaarz, brong an olivegréng léich; déi also genee d’Faarf vum Gina séngen Aen hätt.

Enges Daags steet de „Meeschter“ virun de Rouse vun der Kinnekswiss an as eng Grëtz duurcherneen. Bis lo haten d’Gärtner ni Schëltercher bei hir Rouse gestach, wou de Rousen hiren Numm drop stéing. Da géife jo déi Rouse mat deenen dichtegsten Nimm als alleréisch geklaut gin! Sou domm sin d’Gärtner och nët. Mā lo steet sou e Schëldchen do; bei enger eenzeger Rous; eng Rous mat enger Faarf, wéi de Meeschter nach ni eng gesinn hat. As dat do olivegréng oder brong oder schwaarz? Mam Numm kann hien näischt ufanken. „Regina primae noctis“, wat heescht dat? Wie ka scho Latäin? A firwat nëmmen eng eenzeger Rous vun där Zort?

Hien huet ëmmer e Schwäizer Täschemesser an der Paltongstäsch. A genee iwwert deem éischte Rousendar këppt hien d’Regina a stécht sech s’an dat lénkst Knäpplach. Hie weess nët genee, firwat en dat mécht, mā déi Rous as iirgendwéi apaart. A mat enger eenzeger vun där Zort kann ee souwisou näischt ufanken. Mat der Rous am Knäpplach trëppelt hien duurch den ieweschte Park. Een eenzege Mënsch kënnt him entgéint.

*

Eng hallef Stonn duerno huet d’Police de Chefgärtner scho matgehol. Leit am Park haten hie festgehalten, bis d’Police koum. D’Leit haten hie fir d’éischt vun engem ale Mann wechgehol, dee lo mat enger bluddeger Nues am Gras nieft där décker Bluttbich ze jéimere sëtzt.

„Méng Rous!“, soll de Chefgärtner all Kéier gejäut hun, wann en deem ale Mann eng getéckt huet. D’Police huet dat misse gleewen, well nach am Auto fir op de Policebüro huet de Chefgärtner „méng Rous“ gegrommelt. Déi zwou Police soten näischt. Si hun allebéid de Chefgärtner kannt, hun d’Welt nët méi verstanen an duechte jiddweree fir sech: ’t kann een dach nët, ganz einfach vun haut op muer, eng Schrauf lass hun!

josy braun





„Versucht lieber nie,
eine Touristenstadt zu werden...“



Die Herren Gust Jacquemart (2. v. l.), Jos Funck-Bricher (3. v. l.) und Batty Weber (4. v. l.) bei einem Pferderennen in Bonneweg im Jahre 1919.
(Photothèque de la Ville de Luxembourg)

Batty Weber zum Thema Stadtpark

Während 27 Jahren, von 1913 bis 1940, seinem Todesjahr, veröffentlichte Batty Weber Tag für Tag seine „Abreißkalender“ in der *Luxemburger Zeitung*. Diese Kolumne – wie man das heute nennen würde – erschien insgesamt weit über sechstausendmal, und man kann wohl mit Fug und Recht behaupten, daß der unermüdliche Feuilletonist und Schriftsteller damit bis heute einen publizistischen Rekord hält, quantitativ und qualitativ.

Der hauptstädtische Park, den er tagtäglich auf seinem Weg in die Redaktion durchwanderte – und in dem ihm zu Ehren ein Gedenkstein steht –, hat Batty Weber in all diesen Jahren naturgemäß besonders inspiriert. Zu diesem Thema fanden sich derart viele „Abreißkalender“, daß es jammerschade gewesen wäre, nur einen davon in der vorliegenden *Ons Stad*-Nummer abzudrucken. Um sie alle zu publizieren, dazu fehlt uns jedoch der Platz. Wir haben deshalb versucht, die schönsten und charakteristischsten Zitate auszuwählen und das Ganze chronologisch zu ordnen.

So ist ein kleines Feuilleton zum Thema Park entstanden, das im März des Kriegsjahres 1917 beginnt und im September 1939 endet, als der Zweite Weltkrieg bereits seine drohenden Schatten warf.

r.cl.

Bauer ist Trumpf!

Ein Korrespondent ärgerte sich in der Zeitung darüber, daß Fräulein Neumann in der Villa Louvigny Schweine halten will. Wo sind die Zeiten, da die Prüderie der höchsten Stellen im Land den Park höchstens durch eine Limonade-Schankstelle entweihen lassen wollte! Und heute ist das verhätschelte Schoßkind der verstoßenen Regierung Eyschen-Henrion soweit, daß es im Stadtpark Schweine züchten will!

Und ich wette, die Ermächtigung wird erteilt. Was soll uns ein Park, in dem wir nur spazieren gehen und Ruhe und frische Luft genießen können! Von Spaziergehen und frischer Luft wird man nicht fett, es muß auch Speck und Schweinefleisch dabei sein.

(28.3.1917)

Wir haben zunächst unsern Park. Er ist heute nur da für Hypochonder, Kindermädchen und Exhibitionisten, zu deutsch Schmutzfinken. Er muß einer der ersten Faktoren, ein Mittelpunkt in unserem Fremdenverkehrswesen werden. Das Publikum, das die Touristenzentren belebt, stellt gewisse Ansprüche, die überall dieselben sind. Einer der ersten ist die Gelegenheit zu Spielen im Freien, vor allen Dingen zum Tennis. Engländer und Amerikaner bleiben keine 48 Stunden an einem Ort, wo sie nicht Tennis spielen können. In unserem Park sind ein paar Stellen, wo wundervolle Tennisplätze angelegt werden könnten.

(7.1.1922)

Es muß immer wieder darauf hingewiesen werden, daß unser Park nicht durch einen Gärtner oder Botaniker, sondern durch einen richtigen Gartenbauarchitekten angelegt wurde. Er hieß André und war aus Paris, was die Jüngeren wohl vergessen haben, wenn sie es je wußten. Er hat das gegebene Terrain wundervoll ausgenutzt und hat so das Muster eines sogenannten englischen Gartens geschaffen, des Kunstgartens, der sich am engsten an die Natur anlehnt und sie da zum Muster nimmt, wo sie am großzügigsten ist.

(13.4.1923)

Ihr seid zu solide und zu tugendhaft, das merke ich schon," sagte der Fremde kopfschüttelnd. „Versucht lieber nie, eine Touristenstadt zu werden. Wenn man einen Park hat wie diesen, und läßt es dahin kommen, daß daraus jede Erfrischungs- und Zufluchtsmöglichkeit verschwindet, dafür aber Hühner- und Schweinezucht darin betrieben wird, dann gehört man zu den Knoten, die in ihrem Salon Kartoffeln schälen. Wo sollen denn Eure Kinder in Euerm gepriesenen Park auch nur ein Glas Milch trinken? Wo gebt Ihr in demselben Park die schönen Sommerkonzerte, zu denen er herausfordert? Wo feiert Ihr die Sommernachtsfeste, die Ihr verwöhnten Gästen so herrlich bieten könntet, wie selten eine andere Stadt? Ihr seid gottverlassene Philister, denen die schönsten Instrumente in die Hand gegeben sind, aber die nicht darauf spielen können. Euch ist nicht zu helfen!"

Ich war tief beschämt, umso tiefer, als ich dem fremden Herrn recht geben mußte. Wenn es so weiter ginge, so wäre uns wirklich nicht zu helfen.

(29.4.1923)

Dann erstand als erstes das Amaliendenkmal im Stadtpark. Als es am 30. Oktober 1876 feierlich enthüllt wurde, sangen sie: „Des Volkes Scherflein hat in Erz – Ein Denkmal ihr erbaut – Der Fürstin, deren edles Herz – Ihr Volk umschloß so traut“. Des Volkes Scherflein waren auf Betreiben der Regierung geflossen, denn die Prinzessin war in weitesten Volkskreisen so unbekannt, daß die Leute vom Land noch heute nichts aus ihr zu machen wissen und sie „die schwarze Muttergottes“ nennen. Zu St. Maximin wußten sie es besser. Dem Einfluß der weimarischen Prinzessin soll es zu verdanken gewesen sein, daß der Großherzog von Sachsen-Weimar in Versailles beim Friedensschluß die Wahrung unserer Unabhängigkeit durchsetzen half.

(27.5.1923)

Manchmal – selten genug – kam Abwechslung, wenn Papa Amberg ein Konzert der Diedenhofener Dragonerkapelle im Park anzeigte. Damals stand auf dem heutigen Kinderspielplatz neben der Villa Max Metz, damals Villa Wolf von Schweizer, eine stattliche Bret-

Das alte Fort Louvigny im Stadtpark, das später zu jener „Villa Louvigny“ ausgebaut wurde, die bis anfangs der neunziger Jahre die RTL-Studios beherbergte.



Photothèque de la Ville de Luxembourg

Der Polizist M. Greiveldinger mit dem ersten „Blindgänger“,
der am 3. Oktober 1915 im Stadtpark niedergegangen war.
(Photothèque de la Ville de Luxembourg)



terbude, die vor rund dreißig Jahren eines Nachts in Flammen aufging. Dort schlug das Herz Luxemburgs – wenn man unter Luxemburg ein Zentrum von Geselligkeit verstehen will. Dort war Gelegenheit, sich im Sitzen und bei guter Musik des schönen Stadtparks zu freuen, eine Gelegenheit, die heute ganz und gar fehlt. Bei Amberg im Park gastierte allerlei fahrendes Volk, Theatertruppen, Musikkapellen beiderlei Geschlechts und von allerhand Nationalitäten. Eine Kroatikapelle war sogar einmal dabei, die auf ihren sonderbaren Zupfgeigen jedesmal zum Schluß ihren heimlichen Nationalmarsch spielte. Ich weiß ihn noch heute auswendig. Er geht: trädderä trädderä trätträtträddera trätätääh usw.

(10.6.1931)

„Park! Kaffee! Bier! Limonade!“ fiel Herr Grimmberger mir mit hämisch verzogener Miene ins Wort. „Das alles haben Sie in Mondorf, o ja! Sogar sehr schön und komfortabel, sogar mit einem Wässerchen, auf dem Schwäne schwimmen und Liebespärchen spazieren fahren. Aber haben wir hier denn keinen Park! Könnten, sollten, müßten in diesem Park von Mai bis September nicht tagtäglich Konzerte stattfinden!“

„Aber Herr Grimmberger . . .“

„Nix zu grimmbegern! Ich will Ihnen mal was sagen: Geradezu ein Skandal, eine Schande, ein Verbrechen, ein Selbstmord ist es, wie die Stadt ihren herrlichen Park vereinsamen läßt! Es fing damals an, als der Louvigny an die Haushaltungsschule verkauft wurde, statt daß ihn die Stadt hätte an sich bringen sollen, um das Vertilgungsrecht darüber zu behalten. Wie es heute ist, besteht die Möglichkeit, daß durch irgend eine Verwendung des Besitzes der Park der Bürgerschaft an dieser Stelle glatt verleidet wird.“

(30.4.1932)

Im Park steht nämlich schon seit Jahren eine Krombach-Eiche. Sie hat jetzt in ihrer Bedeutung als Denkmal eine Vervollständigung erfahren. An ihrem Fuß reckt sich nämlich aus dem Boden ein Stein, ein rostbrauner Stein mit höckeriger Oberfläche. Er ist an einer Stelle glatt geschliffen und hat dort Marmorglanz.

Auf diesem erratischen Block steht nämlich geschrieben, daß die Eiche darüber Krombach-Eiche heißt zu Ehren des J. H. Guill. Krombach, 1791-1881, Gründer und Präsident der Botanischen Gesellschaft, die 1872 ins Leben trat (Großvater des Herrn Dr. Krombach aus Luxemburg).

J. H. Guill. Krombach war der erste Luxemburger, der sich mit Eifer und Methode der Pflanzenkunde widmete. Er war der Wegbereiter für die, die nach ihm kamen und unter denen Edmund Klein es zu internationalem Ruf gebracht hat.

Merkwürdig, daß die Luxemburger, die doch so unmittelbare Fühlung mit dem Boden haben, sich aus der Botanik so wenig machten. Wenn einer wußte, daß man das Alter eines Baumes nach den Jahresringen bestimmen kann, oder daß der Salat mit dem unanständigen Namen auf deutsch Löwenzahn und auf lateinisch *Leonodon Taraxacum* heißt, so galt er in seinem Familienkreise leicht schon als Gelehrter.

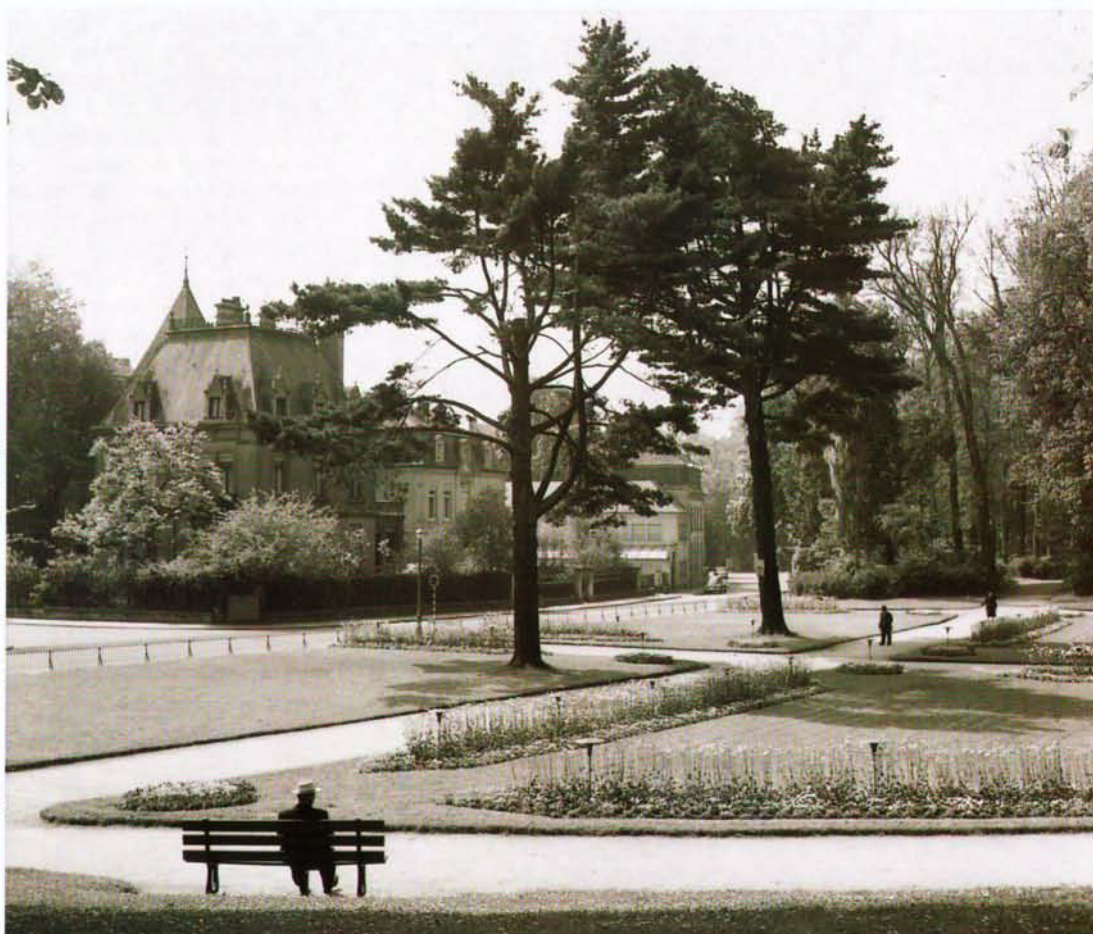
J. H. Guill. Krombach war seinerzeit Apotheker in Diekirch. Er zog sich Anfang der siebziger Jahre nach Luxemburg in den Ruhestand zurück.

Im Jahre 1875 wurde im Park an der Monterey-Avenue, links in der Richtung nach Merl, ein Botanischer Garten eingeweiht, zu dessen Einrichtung J. H. G. Krombach den Anstoß gegeben hatte. Der damaligen Generation war der Garten – heute Kinderspielplatz – als „Puppenfriedhof“ bekannt, weil die Stäbchen mit Quertafeln, auf denen die Namen der Pflanzen verzeichnet waren, wie winzige Grabkreuze aussahen.

Ebenfalls auf Veranlassung Krombachs wurden im Park drei Exemplare der sehr seltenen Steineiche gepflanzt, die in ihrem ganzen, pappelähnlich aufwärts strebenden Habitus von dem der gewöhnlichen Eiche auffallend abweicht.

(8.1.1933)

Edouard Kutter jr., um 1960 (Photothèque de la Ville de Luxembourg)



Auf einem Spaziergang durch den Stadtpark siehst du heute auf Schritt und Tritt Haufen von Erdreich und Steinen aufgeschüttet: Unterstände! Das unterirdische Luxemburg kommt zu Ehren, unsere Kasematten werden Gemeingut. Wünschen wir nur eines: daß diese Unterstände niemals benutzt zu werden brauchen. Aber daß irgendwo im Park wieder ein Platz sich finden wird, auf dem sich die Bürger Stelldichein geben können, um sich an der Natur zu freuen, ein Glas zu trinken und Musik zu genießen, wie es war vor Zeiten, als die Kriegswellen noch nicht an unsere Grenzen schlugen.

(24.9.1939)



Ein neues Gesicht für den Stadtparking

Kürzlich beschloß der hauptstädtische Gemeinderat, den Stadtpark nach alten Plänen im klassischen Stil des 19. Jahrhunderts zu erneuern. Die Amenagierungsarbeiten waren Gegenstand einer leidenschaftlich geführten Debatte im Rathaus auf dem Knuedler. Unser Korrespondent vor Ort berichtet.

Zu Beginn der Sitzung tut die Frau Bürgermeisterin die verstaubten Pläne des genialen Stadtarchitekten Edouard André aus dem Schrank holen und erklärt den anwesenden Räten, daß dessen Ideen nie voll in die Tat umgesetzt wurden. Es habe keinen Sinn, neue Pläne anfertigen zu lassen, wenn man über alte Ideen verfüge. Das koste weniger Geld. Summa summarum gehe es darum, die Menschen wieder zum Spazieren und Entspannen in den Grünflächen einzuladen und den Stadtpark attraktiver zu gestalten.

Rat Schriell unterbricht die Bürgermeisterin und kritisiert, daß es sich hier sonderzweifel um eine rückwärtsgewandte Entscheidung des Stadtrates handle. Statt neue Konzepte und Ideen zum Zuge kommen zu lassen, mache es sich der Schöfferrat leicht. Das sei nichts anderes als Nostalgie im Zeitalter des technischen Fortschritts.

Die Bürgermeisterin entgegnet, daß die alten Pläne durchaus von großer Aktualität seien. Immerhin sei ein Teil des visionären Konzeptes des Gartenarchitekten nie realisiert worden. Zu diesem Behufe verweist die Bürgermeisterin auf die geplante Amenagierung eines 2.500 Quadratmeter großen Teiches exakt an der Stelle, wo bereits in den 70er Jahren des vergangenen Jahrhunderts mit Erdarbeiten begonnen werden sollte.

Rätin Knatsch sorgt sich: Wenn wir einen Teich mitten im Stadtpark anlegen, wird es nicht lange dauern, bis freilaufende Kleinkinder, Hunde oder Blinde in demselben ertrinken.

Rat Bock regt sich auf und meint, Rätin Knatsch male den Teufel an die Wand. Solche populistischen Sprüche seien unerträglich. Statt Ängste in der Bevölkerung zu säen, solle man lieber etwas gegen die Exhibitionisten und Liebespaare im Stadtpark unternehmen. Es sei unerhört, daß diese ihre gebrauchten Kondome achtlos wegwürfen. Er kenne persönlich viele Spaziergänger, die auf einem Kondom ausgerutscht seien. Es sei kein Wunder, daß der Park von rechtschaffenen Bürgern gemieden werde. „Was sich da tut, ist schlimmer als Saddam und Gomulka“, so Rat Bock.

Daraufhin allgemeine Heiterkeit.

Rat Simpel schließt sich den Ausführungen von Rat Bock an und befaßt sich sodann mit dem Sicherheitsproblem im Stadtpark. Er macht sich zum Fürsprecher der

Bürgerinitiative SS-Gare und begrüßt, daß der Schöfferrat sich endlich dazu aufgerafft hat, eine Privatarmee von sechshundert Mann zur Bewachung des Parks einzusetzen. Die Überfälle hätten sich in letzter Zeit gehäuft. Niemand sei mehr seines Lebens sicher. Der Stadtpark sei zu einem Tummelplatz für kriminelle Elemente und Prostituierte geworden.

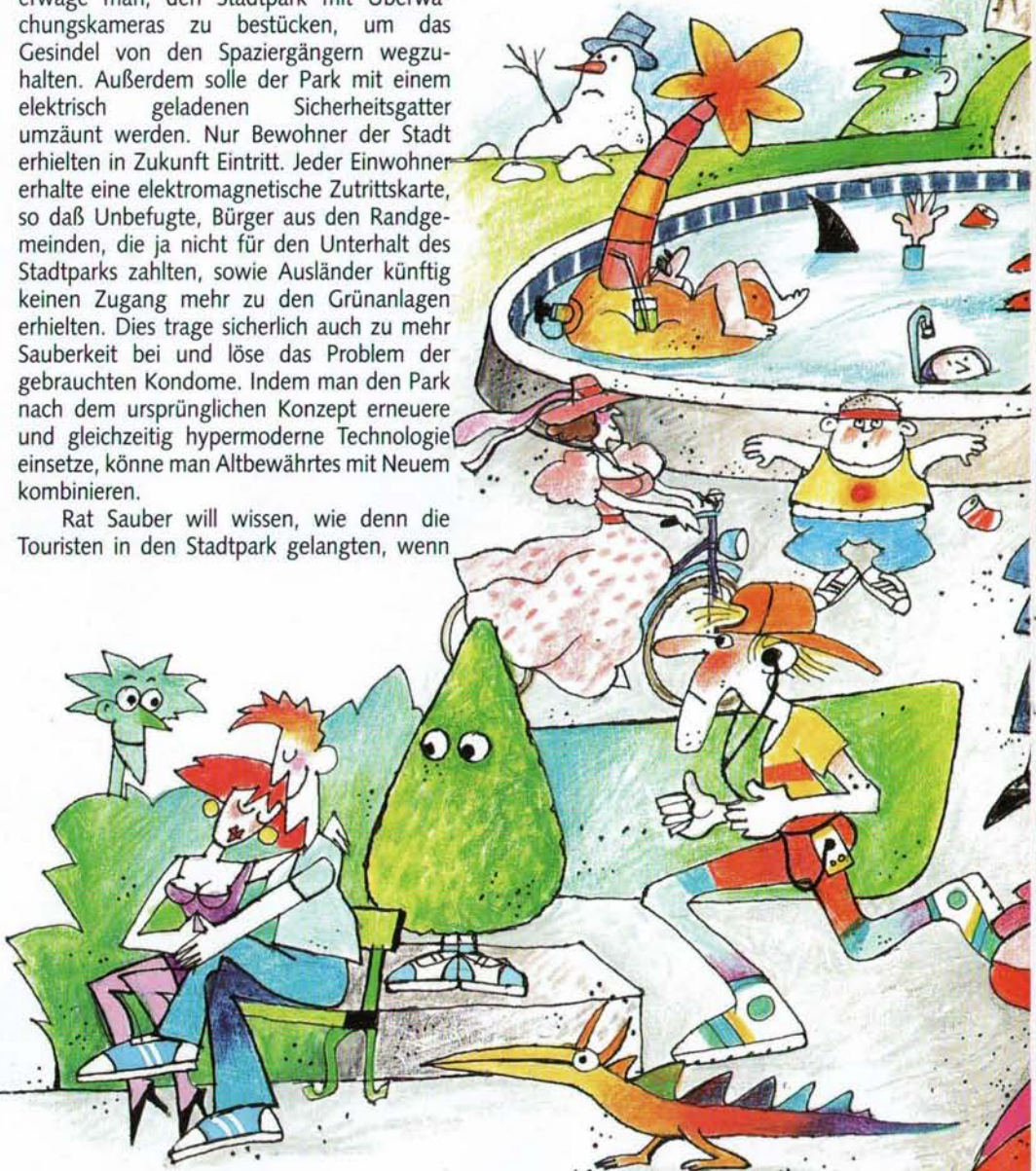
Schöffe Toll präzisiert, daß sich die Zahl der Sicherheitsagenten vorläufig auf sechs beschränke und nicht sechshundert betrage, wie Rat Simpel fälschlich annehme. Dies sei ein erster Schritt. In einer zweiten Phase erwäge man, den Stadtpark mit Überwachungskameras zu bestücken, um das Gesindel von den Spaziergängern wegzuhalten. Außerdem solle der Park mit einem elektrisch geladenen Sicherheitsgatter umzäunt werden. Nur Bewohner der Stadt erhielten in Zukunft Eintritt. Jeder Einwohner erhalte eine elektromagnetische Zutrittskarte, so daß Unbefugte, Bürger aus den Randgemeinden, die ja nicht für den Unterhalt des Stadtparks zahlten, sowie Ausländer künftig keinen Zugang mehr zu den Grünanlagen erhielten. Dies trage sicherlich auch zu mehr Sauberkeit bei und löse das Problem der gebrauchten Kondome. Indem man den Park nach dem ursprünglichen Konzept erneuere und gleichzeitig hypermoderne Technologie einsetze, könne man Altbewährtes mit Neuem kombinieren.

Rat Sauber will wissen, wie denn die Touristen in den Stadtpark gelangten, wenn

man diesen vollständig gegen Ausländer abriegele. Darauf antwortet Schöffe Toll, es sei vorgesehen, beim Syndicat d'Initiative begrenzt gültige Zugangskarten an Touristen zu verkaufen.

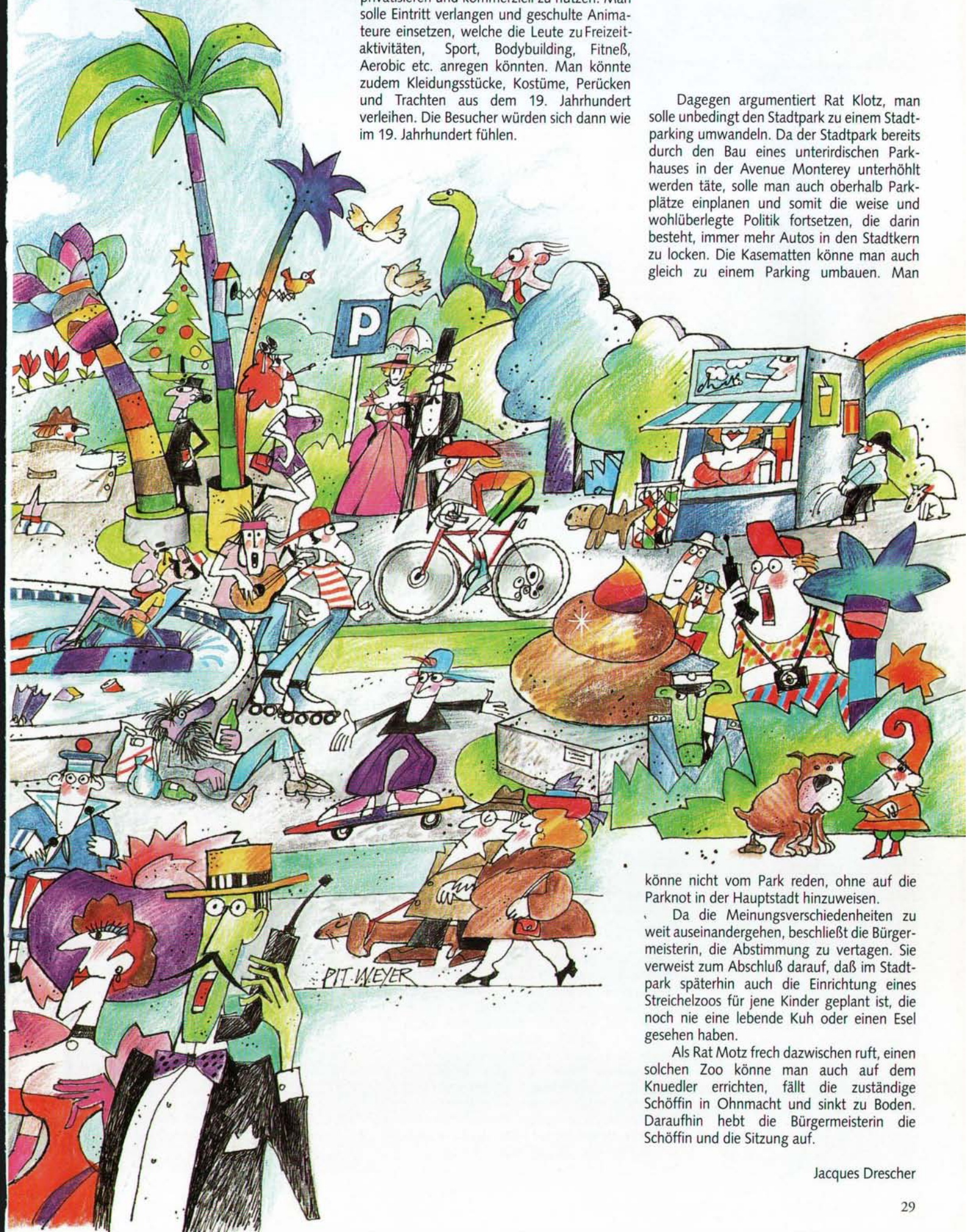
Rat Zorn fragt, ob man das alte Octroi-Häuschen, das am Rond-Point Schuman wegen Straßenverbreiterungsarbeiten 1986 abgerissen wurde und das zuerst im unteren Stadtpark neu aufgebaut werden sollte, nicht sinnvoll nutzen könne. Man solle die ursprüngliche Idee beibehalten, doch statt daraus eine Imbißbude zu machen, könnte man das Octroi-Häuschen als Zentrale umfunktionieren, in welcher die Videoaufnahmen der Überwachungskameras zusammenlaufen.

Rat Fromm ist der Ansicht, man solle den Park der Sicherheit wegen völlig abholzen und zubetonieren. Statt der geplanten, verschiedenartigen Vegetationstypen solle man doch einfach alles grün anmalen und strapazierfähige, abwaschbare und keimfreie Plastikbäume aufstellen, die man nach Jahreszeit auswechseln und z.B. zur Weihnachtszeit durch künstliche und festlich geschmückte Weihnachtsbäume ersetzen könne. Dies entspreche übrigens einer langjährigen Forderung des Geschäftsverbandes.



Nach dem Dafürhalten von Rätin Blöd wäre es im Zeitalter von Liberalisierung und Globalisierung sinnvoll, den Stadtpark zu privatisieren und kommerziell zu nutzen: Man solle Eintritt verlangen und geschulte Amateure einsetzen, welche die Leute zu Freizeitaktivitäten, Sport, Bodybuilding, Fitneß, Aerobic etc. anregen könnten. Man könnte zudem Kleidungsstücke, Kostüme, Perücken und Trachten aus dem 19. Jahrhundert verleihen. Die Besucher würden sich dann wie im 19. Jahrhundert fühlen.

Dagegen argumentiert Rat Klotz, man solle unbedingt den Stadtpark zu einem Stadtparking umwandeln. Da der Stadtpark bereits durch den Bau eines unterirdischen Parkhauses in der Avenue Monterey unterhöhlt werden täte, solle man auch oberhalb Parkplätze einplanen und somit die weise und wohlüberlegte Politik fortsetzen, die darin besteht, immer mehr Autos in den Stadtkern zu locken. Die Kasematten könne man auch gleich zu einem Parking umbauen. Man

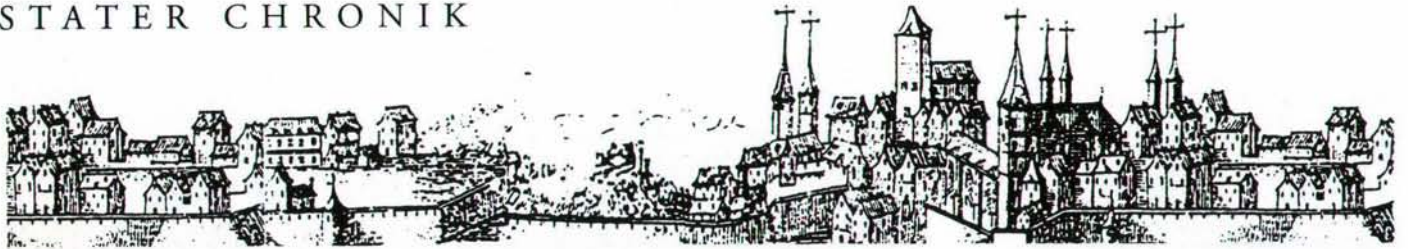


könne nicht vom Park reden, ohne auf die Parknot in der Hauptstadt hinzuweisen.

Da die Meinungsverschiedenheiten zu weit auseinandergehen, beschließt die Bürgermeisterin, die Abstimmung zu vertagen. Sie verweist zum Abschluß darauf, daß im Stadtpark späterhin auch die Einrichtung eines Streichelzoos für jene Kinder geplant ist, die noch nie eine lebende Kuh oder einen Esel gesehen haben.

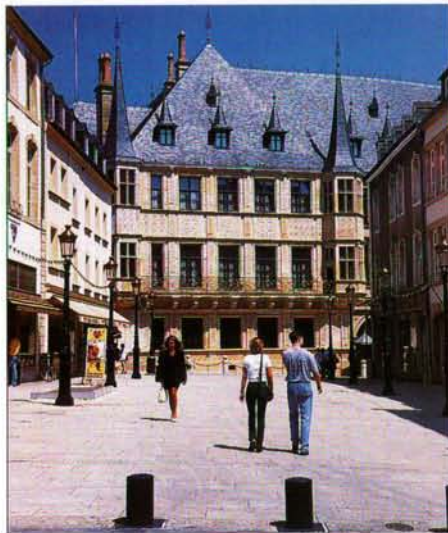
Als Rat Motz frech dazwischen ruft, einen solchen Zoo könne man auch auf dem Knuedler errichten, fällt die zuständige Schöffin in Ohnmacht und sinkt zu Boden. Daraufhin hebt die Bürgermeisterin die Schöffin und die Sitzung auf.

Jacques Drescher



Der Präsident der Republik Polen auf Staatsvisite in Luxemburg

Vom 23. bis zum 24. April war der polnische Präsident Aleksander Wladimir Kwasniewski zusammen mit seiner Gattin im Rahmen einer zweitägigen, offiziellen Staatsvisite zu Gast in unserem Lande. Nach einer Audienz im Palais begab sich das Präsidentenpaar am ersten Besuchstag zusammen mit Großherzog Jean und Großherzogin Joséphine-Charlotte zu Fuß ins Cercle-Gebäude, wo die Stadt Luxemburg im großen Festsaal eine akademische Sitzung organisiert hatte. Nachdem sich die hohen Gäste ins Goldene Buch der Stadt eingetragen hatte, gab die Stadtverwaltung im Blauen Salon einen Empfang.



Neue Fußgängerzone am Krautmarkt fertiggestellt

Zwei Jahre hatten die Renovierungsarbeiten am Krautmarkt und in der Rue de la Reine in Anspruch genommen. Vor den Baggern und Betonmischern hatte, wie wir ausführlich in *Ons Stad* Nr. 54 berichteten, die große Stunde der Archäologen geschlagen, und die Ausgrabungsarbeiten hatten hochinteressante Informationen über das mittelalterliche Sozialwesen in unserer Stadt geliefert. Pünktlich zum vergangenen Nationalfeiertag konnte die Fußgängerzone samt ihrer postmodernen neuen Straßenbeleuchtung, die unter der Bevölkerung allerdings nicht nur Befürworter gefunden hat, nun fertiggestellt werden. Die Arbeiten am Kammergebäude werden sich indes wohl noch über ein Jahr hinziehen.

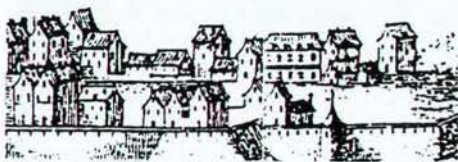


Europäische Auszeichnung für das Geschichtsmuseum der Stadt Luxemburg

Wie wir bereits in der letzten *Ons Stad*-Nummer berichteten, war das 1996 eröffnete historische Museum wegen seines originellen architektonischen und museografischen Konzepts vom *European Museum Forum* in die engere Wahl für den diesjährigen *Museum of the Year Award* aufgenommen worden. Nachdem nun am vergangenen 13. Juni auf der griechischen Insel Samos die Preisverleihung stattgefunden hat, kann die Stadt Luxemburg mit Recht stolz sein. Denn ihr Museum wurde nicht nur in der Kategorie der gelungensten Neueröffnungen der vergangenen zwei Jahre ausgezeichnet, sondern es erhielt zusammen mit sieben anderen Häusern zudem einen Sondertitel „für die gelungene Form der Präsentation und die Originalität der Sammlung“.



Cet été à la Villa Vauban: La peinture hollandaise du siècle d'or



100 Jahre Crèche de Luxembourg

Auf Initiative von Auguste Ulveling, dem damaligen Vizepräsidenten der „Oeuvre de la Protection de l'Enfance“, wurde im Jahr 1898 die „Crèche de Luxembourg“ gegründet, in der – erstmals in der Luxemburger Geschichte – tagsüber Kinder beaufsichtigt und erzogen wurden, während ihre Mütter einer bezahlten Arbeit nachgingen. In ihrer Anfangszeit sollte die Tagesstätte, die mit der Unterstützung des hauptstädtischen Gemeinderates und vielen privaten Geldgebern zustande gekommen war, vor allem Kinder aus ärmlichen Verhältnissen aufnehmen, die sich sonst allein überlassen waren.



Une grande partie de la collection permanente du Musée Pescatore ne peut être vue cet été-ci. En effet 50 tableaux qui pratiquement tous, sauf quelques rares exceptions, ont été présentés dans *Ons Stad*, ont au mois d'avril pris le chemin de La Haye où ils sont exposés au Musée Bredius afin de rehausser par leur présence les festivités marquant le 750^e anniversaire de la ville de La Haye.

En échange le Musée Pescatore a reçu une cinquantaine de tableaux provenant du Musée Bredius. Ils font tous partie du legs d'Abraham Bredius, collectionneur avisé et grand amateur d'art.

Né le 18 avril 1855 à Amsterdam Bredius, grand homme de finances comme Pescatore, a commencé à s'intéresser à l'art lors d'un séjour en Italie. Recherchant avant tout la qualité et le style personnel il finit par devenir un spécialiste de la peinture hollandaise du 17^e siècle et un ardent défenseur de l'âge d'or dont les oeuvres constituent aussi la richesse de notre Musée Pescatore. De 1889 à 1909 il est le directeur de la Galerie Royale de Peinture du *Mauritshuis* à La Haye. Vers la fin de sa vie il s'est installé à Monaco où il est mort en 1946.

Bredius a légué sa collection à la ville de La Haye où elle se trouve exposée dans une belle demeure du 18^e siècle au centre de la ville historique. Elle est gérée par une fondation privée. Le Musée Pescatore peut se vanter de posséder également des oeuvres de plusieurs peintres illustres qui font partie de la collection Bredius comme Joris van den Haagen, Adam Pynacker et Jan Steen. L'exposition actuelle des trésors de la collection Bredius, qui dure jusqu'au 13 septembre, propose également d'autres grands maîtres comme Rembrandt, Adriaen Brouwer, Albert Cuyp, Willem Heda, Aert van der Neer, Adriaen van Ostade, Salomon van Ruysdael et Van de Velde.

La collection Bredius, comme celle du Musée Pescatore est fort représentative de la peinture hollandaise du 17^e siècle. Se distinguant par sa grande variété elle englobe tous les genres en vogue à l'époque: scènes d'intérieur, peinture de genre, portraits, fleurs, animaux, natures mortes et paysages.

Parmi les joyaux de cette exposition retenons le „buste du Christ“ par Rembrandt, le „portrait de la famille de Goyer“ par Ostade et „les Canards près d'un lac“ de Johannes Spruyt. Un des thèmes favoris de l'époque était de présenter des paysages d'hiver. La collection Pescatore en possède deux, l'un dû à Schelfhout et l'autre à Leickert. Tous les deux montrent des rivières gelées et des patineurs. De même un des plus beaux tableaux de la collection Bredius est un paysage hivernal montrant une „Rivière gelée devant les remparts d'une ville“.

On a cru y reconnaître un faubourg de Haarlem ou d'Amsterdam. L'artiste en est Aert van der Neer (né en 1603 et décédé à Amsterdam en 1677) qui a su rendre le calme et la sérénité d'une journée hivernale où chacun continue à vaquer à ses occupations. Les uns jouent au hockey sur glace, d'autres font du patinage, se promènent sur leurs patins, s'arrêtent pour bavarder ou essayent d'attraper un poisson à travers un trou pratiqué dans la glace. Quant à la rivière elle se perd dans le lointain où les nuages s'opposent à l'infini de l'espace.

Georgette Bisdorff



Heute werden rund 100 Kinder von unterschiedlicher Nationalität und sozialem Hintergrund in dem auf dem Plateau Altmünster gelegenen Gebäude aufgenommen. Die „Crèche de Luxembourg“ hatte 1939 hier eine dauerhafte Bleibe gefunden, nachdem sie in den Jahren zuvor die Adresse mehrmals hatte wechseln müssen.

Die „Crèche de Luxembourg“ wird seit etlichen Jahren von einer Stiftung unter dem Vorsitz von Colette Flesch verwaltet und verrechnet sozial gestaffelte Tarife. Sie ist jedoch auch weiterhin auf Unterstützung angewiesen. Die Stadt Luxemburg übernimmt ihrerseits den Unterhalt der Gebäude und Räumlichkeiten sowie die Versorgung mit Wasser, Strom und Gas.

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Roses (Rue des)

Sie wurde in den Jahren 1906 bis 1909 auf Limpertsberg angelegt als Verbindung der Rue des Glacis mit der Rue Ermesinde. Ihr Name erinnert uns an die Zeit, als der Limpertsberg während beinahe hundert Jahren das Zentrum nicht nur der einheimischen, sondern auch der europäischen Rosenzucht war, für die sich der Boden hier besonders gut eignete.

Die Rosenzüchter – Soupert, die Gebrüder Ketten, Bourg-Gemen –, die wir in anderen Straßennamen auf Limpertsberg wiederfinden, hatten ihre Gärten zunächst etwas nördlich vom Liebfrauenfriedhof, zwischen der Avenue de la Faïencerie und der Rue Nicolas Ries; später wurden sie in Richtung Rollingergrund hin erweitert, und schließlich dehnten sich die Rosenfelder von der Avenue de la Faïencerie bis hin zum Wasserturm aus. Als auch dieses große Areal zu klein wurde, um die Nachfrage der in- und ausländischen Märkte zu befriedigen, wurde auf Ländereien zwischen Reckenthal und Strassen sowie im Kreuzgründchen zurückgegriffen.

Diese Betriebe beschäftigten an die 300 Menschen für die vielfältigen und oft schwierigen Arbeiten: Pflege und Überwintern von Tausenden von Pflanzen in weitläufigen Kellern, Versand der Rosen, Veröffentlichung von Katalogen in drei Sprachen für die zweitausend verschiedenen Varianten und Anleitungsbücher zur Rosenzucht. Zu diesem großen Aufgabenbereich wurden alle Familienmitglieder herangezogen. Die Entwicklung einer neuen Rosensorte wurde wie ein Staatsgeheimnis gehütet.

In einem Beitrag in *Ons Stad* (Nr. 18, „Rosen vom Limpertsberg“) berichtet Evy Friedrich, wie sein Großvater Evard Ketten nach Sankt Petersburg berufen wurde, um die Gärten der Zarenschlösser anzulegen, und wie sehr er dort unter der furchtbaren Kälte litt, während ein anderer Rosenfachmann aus Luxemburg, der in Rio de Janeiro bei der Bepflanzung des Stadtparks half, sich der Hitze kaum erwehren konnte. Der Hofgärtner des Zaren arbeitete sogar eine Zeitlang als Volontär auf Limpertsberg, um die Kunst der Rosenzucht zu erlernen.



Die politischen Ereignisse unseres Jahrhunderts mit ihren wirtschaftlichen Folgen brachten den im wahrsten Sinne des Wortes blühenden Wirtschaftszweig zum Erliegen. Der Export nahm ab, es fehlte an Absatzmärkten, es mangelte aber auch an Nachwuchskräften bei den Gärtnerfamilien, die es gewagt hätten, unter den veränderten Bedingungen die Familientradition fortzusetzen.

Im Laufe der Jahre wurden die Gebäude abgerissen, die Keller zugeschüttet, und das ausgedehnte Gelände wurde als Bauland veräußert. Aus den Limpertsberger Rosenfeldern wurde ein dicht besiedeltes Wohngebiet, in dem nur noch einige Straßennamen an die Rosenzüchter erinnern.

Einige ihrer Erfolge seien noch erwähnt; die Bepflanzung des „Ossuaire“ bei Douaumont mit Rosen aus Luxemburg oder etwa die Züchtung der Variante „Grande-Duchesse Charlotte“, die den Gebrüdern Ketten 1939 die höchstmögliche Auszeichnung, die goldene *Italia-Medaille*, einbrachte.

Rossini (Rue Gioacchino)

Durch Schöffenratsbeschluss vom 26. März 1974 erhielt die in Gasperich gelegene Straße den Namen dieses italienischen Komponisten. Ausgehend von der Rue de Gasperich ist sie seit 1992 verlängert worden bis zur Rue de la Déportation im Viertel *Sauerwiss*.

Rossini, dessen Leben eine spektakuläre Erfolgsgeschichte war, wurde am 29. Februar 1792 in Pesaro als Sohn eines fahrenden Opersängerpaares geboren. Seine musikalische Ausbildung in Gesang, Klavier und Komposition erhielt er in Bologna. Seine erste Oper *Tancredi*, in Venedig uraufgeführt, wurde zu einem großen Erfolg, und man beauftragte ihn daraufhin mit der musikalischen Leitung des San Carlo-Theaters in Neapel. Er schuf jedoch auch weiterhin bedeutende Werke für die Bühnen von Venedig, Mailand und Rom.

Seine 1816 aufgeführte Oper „Der Barbier von Sevilla“ machte ihn zum populärsten Komponisten Italiens. Seine Auslandsreisen führten ihn nach Wien, wo er Beethoven traf, nach London und Paris. Hier wurde er zum Leiter des *Théâtre Italien* ernannt, was es ihm ermöglichte, sowohl eigene Opern als auch Werke anderer Komponisten aufzuführen. Man beehrte ihn mit dem Titel *compositeur du Roi*, und er erhielt das ehrenvolle Amt des *inspecteur général du Chant* in Frankreich.

1829 schuf er seine Oper „Wilhelm Tell“, wohl sein größtes und zugleich auch sein letztes Bühnenwerk. Auf der Höhe seines künstlerischen und finanziellen Erfolges entschloß er sich, der Opernkomposition zu entsagen, um nicht von dem Ruhm anderer aufkommender Komponisten überholt zu werden. Die Revolution von 1830 mit dem Ende der Restauration brachte ihn um seine Stellung. In den Jahren von 1836 bis 1854 hielt er sich wieder in Italien auf. Hier schuf er Werke religiöser Inspiration, so etwa das herrliche *Stabat Mater*, sowie Messen, Kantaten, Chöre und Streichersonaten für Kammermusik. 1855 kehrte er nach Paris zurück, wo er regen Anteil am gesellschaftlichen Leben nahm. Er starb am 13. November 1868, hochgeehrt von einer Welt, die sein umfangreiches Werk gebührend zu würdigen wußte.

Rossini ist ein unbestrittener Meister der italienischen Oper des 19. Jahrhunderts, sowohl in der heiteren als auch in der ernsteren Prägung. Mit einer erstaunlichen Leichtigkeit schuf er allein vierunddreißig Opern neben seinem restlichen kompositorischen Werk, das bereits oben kurz erwähnt wurde. Er verstand es, den Text des Libretto der Musik zu unterordnen und beeinflusste damit die Entwicklung der Oper bis hin zu Verdi. Seine Musik bezaubert durch ihre lichte Heiterkeit, ihren Reichtum an frischen, temperamentvollen Melodien, an rhythmischen Überraschungen und dem berausenden Aufschwung des Orchesters.

Vergessen wollen wir aber keineswegs seine meisterhafte Gestaltung des für die italienische Oper so charakteristischen Belcanto.

Berichtigung

Aus Leserkreisen wurden wir auf einen Irrtum in dieser Rubrik (*Ons Stad* Nr. 56) hingewiesen, betreffend die biographischen Angaben über Michel Rodange. Nachdem er sein Lehrerbefähigungszeugnis erhalten hatte, unterrichtete der Dichter zuerst nicht, wie berichtet, in Fels, sondern von 1847 bis 1854 in Steinsel. Erst im Jahre 1854 bewarb er sich dann um eine Lehrerstelle in Fels, die besser bezahlt war. Er erhielt seine Ernennung dorthin am 13. September 1854. Am 5. Oktober desselben Jahres heiratete er in Strassen die von dort gebürtige Margarete Leysen.

Trésors du Musée Pescatore

Ce n'est pas seulement dans les Pays-Bas qu'on a connu de véritables dynasties de peintres, mais également en France. Un exemple illustre est formé par les peintres Vernet qui sont artistes de père en fils.

Le premier en est *Joseph Vernet* (né à Avignon en 1714 et mort à Paris en 1789). Lui-même est le fils d'un peintre décorateur. Très jeune Joseph Vernet a obtenu la protection d'un riche Avignonnais qui lui a financé son voyage en Italie. Séduit par la lumière, en particulier celle de l'aube, il a peint des oeuvres qui annoncent Corot dont le Musée Pescatore possède également un tableau (voir *Ons Stad* n° 56). Agréé à l'Académie de Paris il a remporté un tel succès que le marquis de Marigny, directeur des Bâtiments du Roi, lui a passé une commande exceptionnelle: les vues des 24 ports

de France. Mais en même temps, sacrifiant à la mode, il a exécuté des séries de marines où tempêtes et orages inventés annoncent le romantisme.

Son fils *Carle Vernet* (né à Bordeaux en 1758 et mort à Paris en 1839) est peintre et graveur. Il fut reçu académicien en 1789 et durant le Directoire il a exécuté d'amusantes caricatures. Sous l'Empire il a réalisé de grands tableaux de batailles comme „La Bataille de Marengo” qui se trouve à Versailles. Son oeuvre lithographique, fixant des scènes de la vie parisienne, lui vaut d'être encore apprécié de nos jours. Notre Musée national d'Histoire et d'Art possède dans sa section „Vie luxembourgeoise” le portrait d'une jeune femme (1780) qui lui est attribué.



Horace Vernet

(né à Paris en 1789 et y décédé en 1863)

Horace Vernet, le fils de Carle Vernet, est de tous les Vernet celui qui eut probablement le plus de succès de son vivant. Enfant prodige dessinant de mémoire, lithographe, peintre d'histoire et de sujets militaires, Horace Vernet fut refusé au Salon de 1822 en raison de sa série de toiles exprimant des idées libérales et bonapartistes. L'artiste les a accrochées par la suite dans son atelier où elles ont connu un grand succès populaire.

Peu à peu l'artiste a obtenu des commandes officielles. C'est ainsi qu'il a peint notamment „Jules II ordonnant les travaux du Vatican”.

De 1828 à 1835 il fut directeur de l'Ecole de France à Rome où il s'est consacré à des sujets pittoresques et anecdotiques. Mais c'est Louis-Philippe qui, avec la création de la fameuse galerie de Versailles dédiée à „toutes les gloires

de la France”, a permis à Vernet de faire une brillante démonstration de son talent non seulement en contribuant à la restauration de Versailles, mais aussi en exécutant de gigantesques toiles historiques illustrant les batailles de Friedland, Iena, Wagram etc. Il est devenu par la suite le peintre attitré de Napoléon III et le portraitiste des souverains.

Pour la petite histoire rappelons que sa fille Louise a épousé le peintre Paul-Hippolyte Delaroche, qui en a fait un portrait ensemble avec leurs deux fils et cela peu de temps après la mort de son épouse. Ce tableau fut présenté au numéro 55 de *Ons Stad*.

Jean-Pierre Pescatore a acheté cette aquarelle „Femme de brigand italien” de Horace Vernet datée de 1820 à la Vente Perrier en 1843

Georgette Bisdorff

